

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Comprend des textes en anglais.

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
							✓				

L'Enseignement Primaire

Revue illustrée de l'École et de la Famille

C.-J. MAGNAN

Rédacteur-en-chef



M. J.-B. CLOUTIER

Le fondateur de l'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE est né à Saint-Nicolas, comté de Lévis, le 24 novembre 1831. C'est dans sa paroisse natale qu'il débuta dans l'enseignement, le 1er juillet 1849. En 1852, il se présente devant le Bureau des examinateurs catholiques de Québec et obtient un brevet pour école élémentaire. Au mois de mai 1857, on retrouve M. Cloutier au nombre des premiers élèves de l'École normale Laval, et le 15 juillet 1858, cette maison lui accorde un brevet pour école modèle, lequel porte le numéro 1. Des la même année, il prend la direction de l'école modèle de Saint-Nicolas, et l'année suivante il est nommé professeur à l'École normale Laval; il occupa ce poste jusqu'au 30 de juin 1891.

En 1871, M. Cloutier publie une *Grammaire française*; en 1872, un ouvrage intitulé: *Devoirs grammaticaux*; l'année suivante son *Premier livre des enfants, ou Méthode rationnelle de lecture*; en 1885, un *Recueil de leçons de choses*. En 1880, il fonde l'École primaire, aujourd'hui l'Enseignement primaire. Tous ces ouvrages sont marqués au coin des vrais principes pédagogiques.

M. Cloutier jouit d'une bonne santé, et vit heureux en compagnie de sa femme dévouée et entouré de ses petits enfants.

PÉDAGOGIE

NOTRE PROGRAMME

L'*Enseignement primaire* commence aujourd'hui une ère nouvelle. Après une existence laborieuse et utile de dix-neuf longues années, cette revue double son champ d'action ; elle se présente avec confiance au corps enseignant canadien-français, aux chefs de famille et aux autorités religieuses et civiles.

Nous voulons être, avec la grâce de Dieu et le concours intelligent de nos éminents collaborateurs, le porte-drapeau sans peur et sans reproche de l'enseignement progressif et chrétien, l'organe vigilant des écoles primaires catholiques de notre belle province, le propagateur infatigable des vrais principes de la pédagogie moderne.

Embrassant d'un regard la situation présente du Canada-Français, nous ne pouvons nous empêcher de sentir notre cœur tressaillir d'orgueil en constatant combien l'œuvre de nos pères est solidement assise, malgré les flots qui sont venus battre plus d'une fois la citadelle nationale. C'est donc avec confiance que nous envisageons l'avenir, qui appartient aux hommes convaincus. Et ici, l'œuvre de l'enseignement élémentaire nous apparaît comme le moyen le plus propre d'assurer la fin que la Providence réserve à la race française en Amérique.

Voilà pourquoi, de concert avec tous les patriotes sincères de la Province de Québec, nous voulons le relèvement de nos écoles primaires.

La grande presse du pays, notre clergé et nos législateurs portent une attention inusitée aux questions pédagogiques. Il importe donc que les instituteurs et les institutrices, laïques et congréganistes, correspondent dignement à cette attitude patriotique de ceux qui sont préposés à la gouverner et à l'éducation du peuple. De là, la nécessité de l'étude, du travail, de l'effort.

Mais le personnel enseignant de notre province, jusqu'ici, a été trop abandonné à ses propres forces. Nous allons à lui, afin de lui procurer tous les matériaux nécessaires à la pratique de sa noble mais difficile profession.

L'*Enseignement primaire* reste une œuvre essentiellement pédagogique, destinée à applanir les difficultés contre lesquelles les instituteurs et les institutrices viennent se heurter tous les jours. Voici, en raccourci, les *grandes lignes* de notre revue : PÉDAGOGIE—articles théoriques par le rédacteur-en-chef et les collaborateurs réguliers. MÉTHODOLOGIE—application pratique des méthodes exposées par la rédaction. ENSEIGNEMENT PRATIQUE—développement méthodique et suivi, sous forme de leçons régulières, des matières du programme scolaire. LE CABINET DE L'INSTITUTEUR—champ d'études ouvert au personnel enseignant sur la *Religion*, les *Sciences*, la *Littérature*, l'*Histoire*, la

Géographie et les Beaux-arts. AU COIN DU FEU—lectures en famille, poésie, articles sur l'éducation des enfants, le *Coin des enfants*, la *Page de la jeune fille*. VARIÉTÉ—reproduction littéraire choisie au point de vue du *bon goût* et des *idées saines*. CERRESPONDANCE—échange de vues, communication, questions, relation avec tous les membres de la famille enseignante. DOCUMENTS OFFICIELS—arrêtés ministériels, lois scolaires, nominations, circulaires, rapports, compte-rendus des conférences pédagogiques données sous les auspices des Associations d'instituteurs catholiques, examens au brevet de capacité devant le Bureau central, distributions de prix et collation des diplômes aux élèves des écoles normales, etc., etc. CHRONIQUE DU MOIS.—BIBLIOGRAPHIE—appréciation sommaire des ouvrages adressés au rédacteur-en-chef. GRAVURES—de nombreuses illustrations orneront le texte qui couvrira les soixante-quatre pages de la revue.

Ce programme, nous voulons le réaliser : c'est là notre seule ambition. Dans l'accomplissement de cette vaste tâche, nous trouverons le courage nécessaire pour supporter les blessures de la vie, bien vives parfois, hélas ! et nous éprouverons la satisfaction de faire un peu de bien à nos compatriotes en enseignant à la jeunesse le respect aux traditions, la fidélité à l'Église et la loyauté envers les gouvernants.

Nous espérons recevoir un vigoureux appui de tous les amis véritables de l'éducation.

C.-J. MAGNAN.

FORMONS L'HOMME

Cicéron disait : " Fixer la fin, c'est constituer toutes choses." C'est vrai absolument, car tout est coordonné pour la fin. Les écoles primaires n'échappent pas à cette règle. Permettez que je dise toute ma pensée : Il me semble que titulaires et critiques du cours primaire devraient les uns dans l'enseignement quotidien, les autres, dans leurs attaques périodiques, tenir compte de ce principe.

L'école commune n'est pas la préparation à une carrière spéciale, c'est le préliminaire obligé de toutes les vocations. Elle est pour la masse ce qu'est la logique pour le philosophe, l'étude des piles et des dynamos pour l'électricien, la connaissance vulgaire des éléments pour le chimiste. Son caractère est spécifié par le but qu'elle doit atteindre. Elle doit donner à la masse dont elle est l'humble servante, cette formation générale qui permettra à chaque individu de choisir et de poursuivre convenablement et en sûreté son chemin à travers le temps, suivant les circonstances dans lesquelles il pourra se trouver placé, et de manière à ne pas compromettre la fin fixée à toute vie humaine. En d'autres termes, l'enfant demande à l'école primaire le développement naturel nécessaire pour choisir et préparer l'état de vie qui, toutes choses

considérées, lui convient le mieux. Qu'il y trouve cette formation, et l'école aura rempli sa noble mission.

L'acquisition d'un certain nombre de connaissances est requise pour le perfectionnement et la maturation des diverses facultés, comme la nourriture matérielle est nécessaire au développement du corps, mais, comme cette dernière, l'étude des différentes branches est naturellement subordonnée au progrès de la vie. D'autre part, le choix judicieux des matières ne peut promouvoir et *informer* l'expansion naturelle de nos diverses puissances que si l'enseignement est bien préparé et distribué avec discernement. On ne donne de nourriture solide à l'enfant qu'après la dentition, et l'on observe pour la table, n'est-ce pas ? un certain ordre marqué par l'hygiène et le bon goût. De même dans l'école, les diverses matières doivent convenir à l'âge, aux forces physiques et à la capacité intellectuelle de l'enfant, être coordonnées de manière à se prêter un mutuel secours, distribuées sur un horaire convenable et communiquées à l'enfant en tel état que sa raison naturelle puisse facilement se les assimiler. On ne cherchera pas à *régaler* les tout petits bambins avec des abstractions : règles de grammaire, dates, etc., etc. ; on ne les assujettira pas à des travaux qui requièrent une application très forte ou trop prolongée, on graduera les leçons de telle sorte que la première soit une préparation à la seconde, celle-ci à la troisième, etc. ; l'étude des matières difficiles ne viendra pas aux heures de fatigue, et ne suivra de trop près ni les repas, ni les récréations distrayantes. Enfin, l'enseignement sera présenté sous une forme qui permette à l'enfant d'en tirer facilement un principe d'action ou une règle de conduite.

Ce dernier travail de l'élève est l'objectif propre de l'école primaire : Rien n'y supplée. Tout converge vers ce point essentiel. C'est la cible du franc-tireur, touchez-là et tout est gagné. De grâce, ne dépensez pas votre poudre en pure perte. Un grand nombre de maîtres peinent cinq heures par jour pour *infuser* des mots, des idées à une quarantaine de bambins, comme si des mots, des idées s'infusaient ! Mais, les idées sont le résultat de la conception, cela se perçoit, cela se voit (dans le sens intellectuel du mot), cela *se comprend*. Ah ! je concède qu'au plus bas degré de l'intelligence humaine, on trouve des individus tellement bornés qu'il faille en appeler à leur mémoire plus qu'à leur intelligence. Mais ce sont là des exceptions qu'on doit traiter à part.

La règle générale, c'est que nous formions l'homme. Il se trouve en germe dans l'enfant. Et pour qu'elle convienne à sa nature, cette formation doit être rationnelle, c'est-à-dire fondée sur le raisonnement. Les exercices peuvent, doivent varier, mais la fin et le mode général ne changent pas. Allez à Ontario, visitez les écoles des États-Unis, parcourez la France, la Belgique, etc. ; vous trouverez des programmes différents, un plus ou moins grand nombre de matières enseignées, ces matières souvent ne sont pas les mêmes. Cette diversité ne tire pas à conséquence, pourvu que l'enseignement soit approprié

à la raison de l'enfant, et qu'on poursuive le développement de cette dernière par des moyens rationnels en rapport avec les besoins du pays.

Si l'on se rendait bien compte de ces principes, apprécierait-on l'instruction primaire, en prenant pour base unique le dénombrement de ceux qui ne savent ni lire, ni écrire ?

D'autre part, le nombre des médailles ou de mentions honorables octroyées à une exposition quelconque peut-il être pris comme critérium exclusif de la valeur d'une maison d'éducation ? Je ne le crois pas.

Mais alors, dites-vous, quels sont les points de repère ? A mon tour, une simple question : A quoi reconnaissons-nous le bon arbre ? A ses fruits, répliquez-vous. Très bien. Faites de même pour l'éducation. Jugez de la valeur de l'enseignement primaire d'après le mérite *intellectuel, moral et civique* de la population. La masse, le peuple saisit facilement les idées saines et progressives qu'on lui expose, sa conduite religieuse et morale est généralement bonne, il est observateur fidèle des lois divines et humaines, ecclésiastiques et civiles, il comprend assez bien les affaires pour pourvoir convenablement à sa subsistance et faire honneur à sa parole et à son pays. Il n'y a pas à hésiter : *il a été à bonne école*. Dans le cas contraire, le peuple, lirait-il aussi bien que Legouvé, la majorité des citoyens écriraient à la perfection, auraient-ils même reçu dans leur enfance toutes les médailles de toutes les expositions, je ne crois pas que l'avocat le plus ardent de l'art de lire, le tabellion le plus chauvin eût le courage de vanter un système scolaire qui n'aurait pas formé un peuple *intelligent, moral et prospère*.

Voyez-vous ! L'éducation c'est la vie organisée, arrangée, circulant dans la société par ces mille et un conduits qui touchent à la religion, à la science, aux arts, à l'industrie, à tout ce qui vient de la grandeur de l'homme et la démontre. Constatez le mouvement de cette vie aux différentes artères de la société : la vie religieuse, la transaction des affaires, le mouvement social, l'économie domestique, etc., etc., et vous aurez une idée exacte de l'école qui a formé une génération. Les grands courants d'idées et de sentiments chez le peuple seront toujours les vrais *diagnostiques* de l'éducation primaire. Le tort est de n'en examiner que quelques-uns et de donner aux conclusions une portée générale.

Pour résumer, l'enseignement primaire est destiné à développer harmoniquement les facultés selon l'importance de chacune d'elles, de telle manière qu'au moins à la sortie de l'école commune, les adolescents puissent sans trop de difficulté choisir en connaissance de cause une carrière qui leur convienne, et y trouver, après avoir reçu la formation spéciale qu'elle exige, un moyen honorable de subsistance. Les différentes matières du cours ne deviennent propres à cette fin que grâce à une élaboration consciencieuse et rationnelle faite par des maîtres ou des maîtresses compétentes : les fins particulières de

chaque branche étant subordonnées à la fin générale, *l'éducation de l'homme*. Les leçons d'histoire, de langues, de lecture, d'écriture, de calcul, etc., etc., contribuent, chacune dans sa mesure, à la formation totale. L'enseignement religieux lui-même qui doit pénétrer et illuminer tout autre enseignement sert admirablement au développement régulier des différentes facultés.

Ce serait une erreur de croire que la formation morale et la formation intellectuelle puissent impunément ne pas tenir compte de l'union étroite que Dieu a établie entre l'intelligence et la volonté et devenir, l'une l'apanage du prêtre, et l'autre la part de l'instituteur. Non, l'école doit former tout l'homme par la culture intelligente de ses facultés. Aussi était-il absolument dans le vrai, l'élève en philosophie qui l'autre jour assignait comme objectif au cours du séminaire, la culture des facultés "à laquelle," disait-il, "les élèves consacreront tous leurs efforts pour devenir des chrétiens sincères et des citoyens éclairés." Cette culture des facultés, que l'on poursuit dans nos collèges, doit commencer le jour où l'enfant entre à l'école primaire. *Le bulletin de scolarité devrait être un certificat d'éducation.*

TH.-G. ROULEAU, ptre.

LE DESSIN A L'ÉCOLE PRIMAIRE

Où NOUS EN SOMMES

La question du dessin à l'école est peut-être, chez nous, la moins appréciée de toutes les questions d'enseignement public, la plus controversée parmi toutes celles qui préoccupent le monde pédagogique.

Tandis que, sans exception, les pères ont à cœur de voir leurs enfants acquérir les autres connaissances, tandis que toutes les autres disciplines se sont constituées sur les bases d'une pédagogie rationnelle et certaine, tandis que, pour elle, les professeurs se perfectionnent d'année en année et obtiennent de leurs élèves des progrès sérieux, le dessin seul reste en arrière, et son utilité pourtant incontestable est encore contestée.

Il semble se tenir à part, se refuser à toute méthode et procéder par la seule routine : à-vau-l'eau.

Pour lui, le personnel cherche encore sa voie, tâtonne, hésite, s'interroge, et finalement ne l'enseigne que l'épée dans les reins.

Dans plus de 2000 écoles, les règlements seuls s'en occupent, et certains bureaux d'examineurs *oublent même* qu'il est sur la liste des matières obligatoires.

Aussi, depuis 22 ans déjà que son nom orne officiellement nos programmes, malgré les efforts incessants de quelques personnes bien intentionnées, malgré la bonne volonté évidente de nos instituteurs, est-on péniblement surpris de constater le peu de chemin parcouru dans cette voie.

En présence du malaise justifié qui se manifeste partout à ce sujet—malaise que traduisait dernièrement encore l'Association des instituteurs de la Circonscription de l'École normale Laval (1)—il n'est peut-être pas inutile d'indiquer les causes de cet insuccès, et de rechercher les moyens propres à les faire disparaître.

Ces causes, d'après les rapports de MM. les Inspecteurs d'écoles, peuvent se résumer comme suit :

- 1^o Absence d'orientation officielle
- 2^o Insuffisance de préparation du personnel
- 3^o Inefficacité de sanction.

Comment les faire disparaître ?

- 1^o Par un programme et des commentaires officiels
- 2^o Par une meilleure préparation du personnel
- 3^o Par des moyens sérieux d'encouragement et de sanction.

Je m'explique.

PROGRAMMES ET COMMENTAIRES OFFICIELS

A.—Notre enseignement du dessin réclame une direction ferme, qui ne pourra lui être imprimée que par un programme officiel *spécial* très détaillé, très précis.

Ce programme devrait être accompagné de commentaires pédagogiques très explicites, indiquant nettement le but à poursuivre, la gradation des exercices à exécuter pour l'atteindre, et les démonstrations orales dont chacun de ces exercices pourrait être précédé.

B.—Sa réalisation serait grandement facilitée et sûrement guidée par une série bien graduée de modèles conçus ou choisis d'après son esprit, et conseillés aux titulaires des écoles.

Ces modèles devraient être peu coûteux, intéressants, esthétiquement irréprochables, d'une utilité générale, d'une portée éducative incontestable (2), et surtout susceptibles de conduire rapidement l'enfant au travail géométral ou perspectif *d'après nature*, à l'invention des formes usuelles et décoratives, au maniement des instruments géométriques, au tracé de "*patrons*" divers et à l'appréciation de l'harmonie des couleurs.

Avec un tel programme, maîtres et élèves sauraient enfin où ils vont,

(1) *Séance du 25 septembre 1897.*—Il est proposé par M. J. Ahern, secondé par M. C.-J. Magnan, et résolu : " Que cette Conférence, reconnaissant d'une part l'importance et l'utilité du dessin, et constatant d'autre part la faiblesse et la stérilité quasi générales de l'enseignement de cette science dans nos écoles, exprime l'espoir que les autorités prendront les mesures nécessaires pour le réorganiser ".

(2) " Seul, un enseignement qui a une base éducative est efficace."

pourquoi et comment ils y vont, et par suite plus d'hésitations, plus de tiraillements ennemis de toute unité, de tout progrès.

De plus, chacun entrevoyant dans le dessin non plus seulement un passe-temps de bon ton, une préparation plus ou moins factice aux carrières artistiques, mais une étude vraiment profitable à tous, le désirerait vivement pour ses enfants, et bientôt les difficultés d'ordre secondaire s'évanouiraient.

PRÉPARATION DU PERSONNEL

Il va de soi que c'est le personnel ordinaire des écoles qui devra réaliser ce programme : par suite, il importe qu'à l'avenir, les brevets de capacité ne puissent être délivrés qu'aux candidats ayant justifié d'une connaissance suffisante de son esprit et de ses exercices.

Quant aux titulaires actuels, il sera nécessaire de les convier à des explications, à des leçons pratiques données par des hommes compétents, dans des *sessions normales*. Autrement, le dessin continuerait d'être, pour un grand nombre, ce qu'il est encore aujourd'hui presque partout : rien autre chose qu'une simple copie—réussie ou non, mais toujours futile et sans portée de modèles lithographiés.

MOYENS D'ENCOURAGEMENT ET DE SANCTION

Ce n'est pas assez qu'une organisation figure dans des lois ou règlements : il faut surtout qu'elle soit effective. Aussi, la mise en œuvre de moyens d'encouragement et de sanction contribuant puissamment à la rendre telle en stimulant les efforts des maîtres et des élèves, et en empêchant les déviations possibles.

Il est à espérer qu'à l'avenir l'étude du dessin participera aux récompenses accordées à l'étude des autres matières ;

Et qu'elle sera sanctionnée très sérieusement.

Comment ? Je n'ai pas à entrer dans ces détails, variables d'ailleurs à l'infini et que les circonstances locales font nécessairement éventuels.

Il suffit pour le moment que le souhait soit entendu, que le principe soit admis.

Voilà, je crois, ce qu'il y aurait à faire pour établir l'enseignement du dessin sur des bases solides, le généraliser et le diriger sûrement vers un but pratique et vraiment utile à tous.

C'est dire qu'il faudrait le réorganiser.

En vaut-il la peine ? (1)

Si oui, le plus tôt sera le mieux.

Si non, biffons-le de nos programmes.

CH.-A. LEFÈVRE.

(1) J'examinerai prochainement cette question.

L'ÉDUCATEUR-APÔTRE

Ce titre est emprunté à un ouvrage que je voudrais voir entre les mains de tous les maîtres chrétiens. Ce livre est l'œuvre d'un ami de l'enfance, d'un directeur distingué de St-Sulpice, M. l'abbé Gilbert.

Mon intention n'est pas d'analyser cet ouvrage, mais bien de justifier ce titre d'Apôtre que l'on considère trop comme l'apanage exclusif du prêtre ou du religieux. Dans son épître aux Ephésiens ch. IV verset 11, saint Paul énumère les dons que Dieu accorde à son Eglise. " Et c'est lui qui a fait les uns apôtres, les autres prophètes, d'autres évangélistes, d'autres pasteurs et docteurs pour la perfection des saints." L'éducateur n'est-il pas l'apôtre, l'envoyé. Quel est son rôle? Apprendre les rudiments de la science humaine, développer l'intelligence, l'orner de connaissances utiles autant qu'agréables? Est-ce bien à cela que se réduit l'action de l'éducateur chrétien? Si la réponse est affirmative, la fonction qui lui est confiée est d'un ordre bien inférieur. Qu'est-ce en effet que la science la plus élevée, à quoi aboutit-elle, sinon à flatter l'orgueil, à piquer la curiosité. En supposant même que ces connaissances sublimes jouissent d'une grandeur véritable, le nombre sera toujours restreint de ceux qui les communiqueront à des élèves de choix. Que dire de ces maîtres si nombreux, voués au ministère obscur de l'enseignement primaire?

Je dirai en me servant des paroles de saint Paul " c'est Dieu qui a fait les uns apôtres, . . . les autres pasteurs et docteurs pour la perfection des saints." Et en parlant de la sorte, je ne crains pas le reproche d'exagération. Le Maître est surtout et avant tout *Educateur*. Il remplace le père et la mère, non pas tant pour la formation scientifique de l'enfant qui lui est confié, que pour sa formation morale. L'idéal qu'il doit avoir sans cesse devant les yeux est de développer toutes les facultés de l'élève en vue de la fin pour laquelle l'enfant est créé. La dignité des parents chrétiens provient de l'action à laquelle Dieu daigne les associer. Il leur confie ces âmes qu'il a créées à sa ressemblance, il leur demande de développer en elles les aspirations les plus nobles, de combattre les défauts que le péché d'origine y a laissés. La conduite et la formation des âmes est l'art par excellence. Dieu, cause première, et source de tout don parfait, daigne associer à son action divine des créatures aussi faibles, il leur demande de partager avec lui la gloire de cette formation des saints. Ces considérations nous disent toute la dignité du mariage chrétien; elles proclament hautement le rôle véritable de l'Éducateur. Il se trouve lui aussi en présence d'âmes créées à l'image de Dieu, d'âmes accessibles à toute influence bonne ou mauvaise. N'est-il pas juste de dire qu'il s'acquitte d'un ministère sacré et non pas d'une fonction vulgaire. "*In opus ministerii*" Tout son programme se trouve résumé entre ces deux extrêmes: une âme à élever mais à élever jusqu'au ciel, comme dit encore saint Paul au même endroit, il travaille pour " l'édification du corps du Christ."

Considérée à ce point de vue, ne voyez-vous pas que toute distinction est abolie dans l'enseignement, il n'y a plus que l'enseignement chrétien qui, à tous les degrés, a la même dignité parce que le but est le même : former des âmes à la vertu. Quelle est noble cette profession : noble non pas tant à cause du dévouement qu'elle réclame qu'en raison de la fin qu'elle obtient, du bien qu'elle procure aux âmes, de la gloire qu'elle renvoie à Dieu.

Le père et la mère bénissent Dieu lorsqu'à leur foyer, vient prendre place un nouvel enfant : une âme de plus leur est confiée, Dieu sera glorifié par elle durant une éternité et les auteurs de cette gloire seront ces parents chrétiens : que de cœurs formés par un maître chrétien, quelle belle moisson cueillie durant sa carrière d'enseignement. Il a fait connaître Dieu, il l'a fait aimer.

Tous les parents ne comprennent pas leur rôle d'éducateurs, le corps de l'enfant leur fait trop oublier l'âme qui l'anime, aussi que d'éducatrices compromises, que de défauts entretenus, développés même, que d'intelligences faussées, que de cœurs fermés par l'égoïsme ou gaspillés par la mollesse. Qui donc viendra réparer ce mal, rectifier ces fausses directions, combattre cette influence malsaine ? L'Éducateur. Voilà son rôle. Il est pénible, semé de difficultés : pour bien le remplir, il faut à celui qui en est chargé une vocation spéciale, un dévouement à l'épreuve des succès, une connaissance approfondie du cœur humain. Comme tout cela relève la condition du maître. La science qu'il enseigne est peut-être bien humble, mais elle n'est qu'un moyen ; le but qu'il poursuit est plus grand, il est d'un ordre surnaturel. Ce Maître travaille à former des âmes.

Après cela faut-il être surpris du soin que l'Église a toujours apporté à l'éducation de l'enfance. Ce sont ses ministres qui pendant longtemps ont été les maîtres d'École élémentaire aussi bien que professeurs brillants d'Université.

Parmi cette magnifique floraison d'instituts religieux dont les membres se consacrent à Dieu, que de Congrégations se vouent à l'éducation de la jeunesse. Il n'y a pas bien longtemps, qu'en Italie, des prêtres consacraient leur vie entière à l'éducation de l'enfance.

Puissent ces quelques lignes, donner aux maîtres et maîtresses d'École une estime plus grande pour leur ministère d'éducateurs, un courage intrépide pour s'en acquitter malgré des difficultés sans cesse renaissantes, et un esprit de foi qui les relèvera à leurs propres yeux.

A. NUNESVAIS, ptre.

MATHÉMATIQUES

Le but de l'étude de presque tous les sujets du programme est double : 1^o Développer l'intelligence ; 2^o meubler l'esprit de connaissances utiles.

Trop souvent le premier but, le plus important est complètement oublié. Si, dans l'enseignement d'un sujet, nous suivons la méthode, nous employons

les procédés qui conviennent à l'enseignement de ce sujet, nous développons certaines facultés d'une manière toute spéciale.

Pour enseigner un sujet avec le plus de fruit, il faut : 1° connaître la faculté qui doit être développée d'une manière spéciale par l'étude de ce sujet ; 2° choisir la méthode et les procédés qui sont les plus propres à produire ce résultat.

Agir autrement, c'est faire fausse route et prouver clairement son ignorance des premiers principes de la pédagogie.

Après la langue, le sujet le plus important du programme d'études est sans contredit l'arithmétique.

Avant de parler des méthodes à suivre, des procédés à employer pour bien enseigner cette matière, il ne sera pas hors de propos de citer les opinions de quelques-uns de ceux qui ont traité la question qui nous occupe. Ces opinions feront voir que ce qui doit être tout spécialement exercé par l'étude de ce sujet, est le raisonnement et non la mémoire.

Le célèbre Locke dans son traité, *De la culture de l'entendement* (1) dit : " Si vous désirez qu'un homme raisonne bien, habituez-le pendant qu'il est encore jeune au raisonnement, exercez son intelligence à observer les relations des idées entre elles, à en suivre l'enchaînement. Rien n'est plus propre à atteindre ce but que l'étude des mathématiques, qui devraient être enseignées à tous, *non*, pour qu'ils deviennent des *mathématiciens*, mais pour qu'ils deviennent des êtres raisonnables."

M. Charbonneau dans son *Cours théorique et pratique de pédagogie*, s'exprime comme suit : " De tous les moyens dont on dispose et de toutes les occasions qui se présentent pour exercer et développer le raisonnement, aucun ne vaut l'enseignement des mathématiques, c'est-à-dire, pour nos écoles, de l'arithmétique et parfois des principales notions de la géométrie. Ce sont des sciences de rapports par excellence : voilà pourquoi elles constituent plus spécialement le domaine du raisonnement. C'est donc pour développer spécialement le raisonnement, que nous devons tirer parti de l'enseignement de l'arithmétique et de la géométrie."

Dans le traité d'*Arithmétique*, *Cours Moyen*, par les Frères des Ecoles Chrétiennes, nous trouvons : " L'enseignement de l'arithmétique est pour l'école un véritable cours pratique de logique populaire, qui fortifie singulièrement l'attention de l'élève, qui donne au jugement de la rectitude et de la sûreté ; au raisonnement, la justesse et la vigueur."

Mais, me dira-t-on : Est-il toujours vrai que l'étude des mathématiques développe l'intelligence, et donne au raisonnement la justesse ? Malheureusement non ; trop souvent l'étude de ce sujet sert à exercer surtout la mémoire.

Pour que l'enseignement des mathématiques exerce réellement le raison-

(1) Locke's Conduct of the Understanding, page 20.

nement des élèves et soit pour eux un cours populaire de logique, il faut qu'il soit donné d'après les principes de la vraie pédagogie. Ce que sont ces principes ; comment on s'y prend pour ne pas les appliquer, et comment on s'y prend pour les appliquer sera le sujet de notre prochain article.

J. AHERN.

DES MÉTHODES

En pédagogie, on entend par *méthode* la marche que l'on suit pour communiquer une vérité à ceux qui ne la connaissent pas.

Plusieurs méthodes ont été imaginées, mais quelle qu'en soit la variété, on peut les ramener toutes à deux grandes méthodes : la méthode *INDUCTIVE* et la méthode *DÉDUCTIVE*.

D'après les principes reconnus de la méthodologie actuelle, voici comment procède les deux méthodes :

La méthode *déductive* part des règles que l'esprit humain, après bien des siècles d'observation, est parvenu à formuler, les acceptant comme l'expression synthétique de la vérité, constate leurs rapports avec les exemples particulier, en tire toutes les conséquences possibles. Cette méthode est dite aussi *synthétique*, parce qu'elle a pour point de départ la synthèse (1).

La méthode *inductive* suit un ordre inverse. Elle observe les phénomènes, les rapproche pour les comparer entre eux, recherche les causes des différences qu'ils présentent, et ainsi, de découverte en découverte, par une série de faits analysés minutieusement, elle arrive à établir une règle première, fondamentale, qui résume toutes les observations particulières. Cette méthode est dite aussi *analytique*, parce qu'elle procède par analyses (2) multiples pour donner ensuite à la vérité une forme synthétique.

Maintenant, laquelle de ces deux méthodes convient le mieux à l'école primaire ? Il est évident que c'est la dernière. Elle a l'avantage de mettre en activité les opérations de l'intelligence : perception, attention, réflexion, jugement, raisonnement. Et la mémoire retiendra d'autant plus longtemps que l'intelligence aura mieux compris. Une semblable méthode procure aussi un vif plaisir à l'enfant, en lui laissant croire qu'il a découvert ce qu'on voulait lui apprendre.

Si la méthode inductive doit prédominer dans le jeune âge, il ne s'en suit pas que l'on ne doive jamais procéder par déduction. Avec les élèves avancés, sans négliger l'appel à l'observation, il est bon de se servir souvent de la marche synthétique ou déductive.

C.-J. MAGNAN.

(1) *Synthèse*, méthode qui procède du simple au composé, des éléments au tout, de la cause aux effets, du principe aux conséquences. Son opposé est *analyse*.

(2) Méthode qui consiste à énumérer, distinguer et comparer entre elles les idées partielles contenues dans une idée générale.

L'ÉPISCOPAT ET L'ÉDUCATION

Il y a quelques semaines, S. G. Mgr Bruchési, archevêque de Montréal, dans un discours qu'il a prononcé dans l'église Notre-Dame de Montréal, s'est écrié :

“ Si je considère ce que nous étions il y a un siècle et ce que nous sommes aujourd'hui, pour le nombre, notre condition sociale, nos temples, nos institutions d'enseignement et de bienfaisance, il me semble que nous avons le droit d'être fiers. Dieu nous a bénits, et nous n'avons point retrogradé. J'en appelle à ces représentants de la France, que je vois ici et qui souvent nous disent combien ils regrettent notre séparation de leur patrie. Bien des fois, l'étranger qui nous visite nous porte envie et voudrait voir régner chez lui comme chez nous la liberté et le respect du droit. Nous pouvons faire mieux encore ; nous pouvons grandir et nous développer dans l'ordre matériel comme dans l'ordre intellectuel et moral. “ *Estote perfecti* : ” Soyez parfaits ! Nous pouvons et nous devons y travailler, par exemple, en améliorant l'éducation donnée à notre peuple. Tous nous le voulons, nous le désirons. Mais, à ce point de vue, lorsque l'étranger ne dissimule point son admiration pour les lois qui nous régissent, lorsque l'éminentissime cardinal Gibbons, dit aux États-Unis, qu'il souhaiterait, pour voir mettre fin aux difficultés et aux luttes, que le système d'enseignement du Canada fut adopté dans la grande république, n'allons point, je vous en conjure, comme votre évêque et votre compatriote, en parlant sans cesse de réformes, faire croire que les sympathies et l'admiration qu'on nous témoigne sont imméritées et que nous vivons dans un état d'infériorité déplorable. Mais rappelons-nous la divine formule du progrès, que je vous citais tout à l'heure. Parlons, oui parlons de perfectionner ce que nous avons de bien et ce que nous sommes. “ *Estote perfecti* ! ”

“ Et pour cette grande œuvre, vous qui êtes la classe dirigeante de la société, vous qui tenez une plume ou qui portez la parole aux foules, journalistes, législateurs, venez à nous. Vos prêtres et vos évêques vous tendent la main. Entendons-nous comme doivent s'entendre les fils d'une même famille. Défions-nous de suivre l'exemple des nations qui sous prétexte de réformes, ont oublié ou méconnu les droits de Dieu, de l'Église et de la Famille. Travaillons dans un même esprit de dévouement, de sacrifice et de générosité. Vos évêques seront avec vous pour vous soutenir et vous défendre. Vous les soutiendrez et les défendrez, vous aussi. Et ils vous montreront toujours le droit chemin. Que de grandes choses nous pourrons faire, unis ensemble ! ”

Voilà la vraie note. Les éloquentes paroles de l'éminent archevêque de Montréal seront entendues, nous l'espérons, de tous ceux qui sont appelés à travailler au bonheur du peuple canadien-français.

MÉTHODOLOGIE

COMMENT M. HACQUART "SUGGÉRA" A SES ÉLÈVES
LA NOTION DE LA "PROPOSITION" (1)

Un mercredi soir, au moment où la classe allait se terminer, M. Hacquart monta à son bureau.

"Mes enfants, dit-il à ses élèves, il pleut depuis huit jours. Les chemins sont détremés, il est impossible de jouer dans la rue. Demain, vous ne saurez guère comment employer votre congé. Venez ici, à deux heures. J'ai quelque chose d'intéressant à vous dire. J'espère que vous ne regretterez pas trop le petit sacrifice que je vous demande."

Tous les élèves promirent d'être exacts au rendez-vous, et, en effet, le lendemain, à deux heures, les bancs de l'école étaient garnis comme un jour de classe ordinaire.

Cette exactitude fit le plus grand plaisir à M. Hacquart. Sa figure était radieuse.

Il alla, en se frottant les mains, prendre dans une armoire où l'on serre le compendium métrique, un objet qui était enveloppé dans une feuille de papier, et brusquement, il le jeta, plutôt qu'il ne le posa sur son pupitre, avec le petit air de mystère qu'il prenait toujours dans les grandes occasions. Puis il développa lentement le papier, et il en tira... un beau chapeau de soie noir, tout brillant et tout neuf!

Les élèves avaient suivi cette opération avec la plus vive curiosité, et ils partirent tous d'un grand éclat de rire, quand ils virent sortir du paquet mystérieux le couvre-chef de M. Hacquart.

"Mes enfants, dit celui-ci en s'asseyant et en appuyant solidement ses coudes sur le bureau, nous allons faire ensemble une besogne *très sérieuse*." Et il souligna ces derniers mots avec un tel accent que tous les écoliers redevinrent sérieux à leur tour — "Vous avez tous entendu dire, il y a quelque temps, reprit M. Hacquart, que le fermier Grosrené, notre voisin, avait été condamné par M. le Juge de paix à une forte amende parce qu'il avait laissé sa vache pâturer toute une journée dans la luzerne de son voisin. Eh bien, nous allons, nous aussi, prononcer un jugement et même plusieurs jugements..."

L'accusé, le voici, reprit-il en soulevant le chapeau noir et en le replaçant brusquement sous les yeux de ses élèves étonnés.

C'est vous, ajouta-t-il, qui serez *les juges*, et qui prononcerez la sentence...

—Mais, Monsieur, s'écria Victor, qui était très hardi et prenait volontiers la parole sans être interrogé,—votre chapeau n'a rien fait!... il ne vit pas!... comment le juger alors?

—Mon enfant, reprit M. Hacquart, tous les accusés ne sont pas coupables, puisqu'il y en a beaucoup que l'on acquitte, c'est-à-dire que l'on *déclare innocents*. On ne les juge pas moins. *Juger*, ce n'est pas seulement affirmer qu'une personne est coupable. Quand je trouve qu'un de vos devoirs est bon, et que je vous donne une récompense, n'est-ce pas parce que j'ai jugé que vous en êtes dignes? Je pense en moi-même: "Le devoir de Victor est correct. Victor s'est appliqué. Victor est un bon élève. " Il mérite un bon point." Et je le lui donne. Qu'est-ce donc que juger? Voyons, Paul, répondez.

—Juger, Monsieur, c'est dire que Victor est un bon élève.

—Pas du tout. Ce n'est pas *dire*. Nous n'y sommes pas encore.

Il m'arrive fort souvent, quand je vois un élève distrait, de *penser en moi-même*: "Un tel ne m'écoute pas. Paul est inattentif." Mais je n'en dis rien, le plus souvent. Je toussé

(1) Reproduit de M. C. Rouzé, inspecteur primaire à Paris.

un peu en regardant le coupable pour le rappeler à l'ordre, mais je ne lui adresse point la parole. J'ai cependant *jugé* que Paul est dissipé. J'ai souvent pensé la même chose de Joseph, qui baisse les yeux là-bas en rougissant.

Voyons, qu'est-ce que *juger* ? Qui me le dira ?

— *Juger*, Monsieur, c'est penser qu'un élève est dissipé.

— Voilà une réponse qui vaut mieux que la précédente ; mais elle n'est pas encore exacte. Car je puis penser qu'un élève est attentif et soigneux ; je l'ai déjà dit.

— *Juger*, Monsieur, c'est penser qu'une personne est bonne ou mauvaise.

— Vous approchez ; mais votre définition n'est pas encore exacte. Voyons. Je vais vous mettre sur la voie. Quand est-ce qu'on dit qu'un élève est un bon élève ? Est-ce quand il a des qualités ou bien des défauts ?

— Quand il a des qualités.

— Et quand dit-on d'un élève qu'il est mauvais ?

— Quand il a des défauts.

— Les personnes peuvent donc avoir des qualités et des défauts ?

— Oui, Monsieur.

— Et les choses ?

— Les choses également.

— Mais, les qualités et les défauts, est-ce que je ne vous ai pas déjà appris, en vous parlant de l'adjectif qualificatif, qu'on peut les désigner par un autre nom, et les appeler...

— Des manières d'être ! s'écria Victor, incapable de se contenir.

— Parfaitement ! Des manières d'être, en effet, reprit M. Hacquart, en souriant. Eh bien, qu'est-ce donc que *juger* ?

— *Juger*, reprit Victor, c'est penser qu'une personne ou une chose a des manières d'être.

— Nous y voilà ! s'écria M. Hacquart triomphant. Retenez bien la définition de Victor. Nous nous en contenterons... *pour le moment*, ajouta-t-il avec un sourire. Eh bien, quand je suis allé prendre mon chapeau, et que je l'ai posé brusquement, ou plutôt *jeté sous vos yeux*, là, à cette place où il est, vous avez certainement pensé quelque chose.

— Oui, Monsieur, dit Joseph, j'ai pensé que vous alliez le *cabosser*.

— Brave Joseph ! reprit M. Hacquart, au milieu des éclats de rire de toute la classe, *cabosser* n'est pas français : on dit *bosseler*. Mais dites-moi ce que vous avez pensé du chapeau lui-même ?

— Ah ! Monsieur, j'ai pensé qu'il était tout neuf.

— Bien ; mais remplacez le pronom *il* par le nom qu'il représente.

— Le chapeau est tout neuf.

— Très bien. Et vous, Louis, regardez ce chapeau : qu'en pensez-vous ?

— Je pense qu'il est beau.

— Remplacez le pronom par le nom.

— Le chapeau est beau.

— Et vous, Paul ?

— Le chapeau est noir, Monsieur.

— Très bien. Et vous, Victor ?

Victor hésita un moment, réfléchit, serra à plusieurs reprises son front dans sa main droite, comme s'il voulait en faire sortir un mot rebelle, et tout à coup :

— *Cylindrique* ! Monsieur, s'écria-t-il. Le chapeau est cylindrique !

— Parfaitement ! Voilà une bonne réponse, et même un peu savante.

Eh bien ! arrêtons-nous un moment ici, et repassons ce que nous avons fait, reprit M. Hacquart.

J'ai pris mon chapeau, je l'ai *jeté sous vos yeux*, là ; retenez bien ces mots. Je vais les écrire au tableau noir : *JETE SOUS*.

Vous, de votre côté, vous avez regardé ce chapeau, et vous avez *pensé* en vous-mêmes, sans rien dire, que ce chapeau était fait de telle ou telle manière, qu'il avait telle ou telle

qualité, tel ou tel défaut. Et nous avons dit que " penser qu'une personne ou une chose a telle qualité ou tel défaut, cela se nomme... "

—Juger ! s'écria Victor.

—Et ceux qui prononcent un jugement, comment les nomme-t-on ?

—Des juges !

—Et ceux que l'on juge ?

—Des accusés.

—Fort bien. Pour qu'un jugement soit possible, il faut donc, de toute nécessité : 1° un juge ; 2° un accusé. Mais ce n'est pas tout. Le juge, que fait-il ?

—Il condamne.

—Toujours ?

—Non, quelquefois il absout.

—Quand est-ce qu'il absout ?

—Quand il pense que l'accusé n'est pas coupable.

—Eh bien, si l'accusé n'est pas coupable, ses accusateurs lui ont donc *attribué* une chose qu'il n'avait pas faite ?

—Oui, Monsieur.

—Et qu'entendez-vous par ce mot, *attribuer* ?

—Attribuer, Monsieur, c'est donner à quelqu'un un défaut qu'il n'a pas.

—Pas toujours. On peut aussi attribuer des qualités. N'avons-nous pas dit que les qualités et les défauts peuvent s'appeler...

—Des manières d'être, Monsieur !

—Donc, *attribuer*, c'est donner à quelqu'un ou à quelque chose une manière d'être, c'est là lui reconnaître. Eh bien, quand vous avez pensé : " Le chapeau est beau ; le chapeau est noir ; le chapeau est neuf ; le chapeau est cylindrique," vous avez rempli l'office de *juges*, vous avez formé dans votre esprit des *jugements*, et l'accusé, sur lequel vous formuliez des jugements dans votre esprit, c'est le chapeau que voici sur ce pupitre.

Combien y a-t-il donc de choses dans un jugement ?

—Deux, Monsieur : l'accusé et le juge.

—Pardon, vous oubliez une chose très importante, et laquelle ? Pourriez-vous la nommer, Victor ?

—Oui, Monsieur ; il y a encore la qualité ou le défaut, ou, comme vous l'avez dit tout à l'heure, la manière d'être.

—Très bien répondu. J'écris ces trois choses au tableau noir :

Accusé,—juge,—manière d'être.

Il est évident que, si je supprimais une de ces trois choses, il n'y aurait plus de jugement possible.

—Or, reprit M. Hacquart, il arrive fort souvent que nous formons des jugements dans notre esprit sans en rien dire à personne. Ainsi, par exemple, il arrive souvent que pendant la classe, Joseph, qui est un peu distrait, *pense en lui-même* des choses comme celles-ci : " Le devoir est difficile ; la leçon est longue ; le temps est beau ; une partie de billes, là-bas, sur la place serait bien plus agréable." Et, s'il n'ose *rien en dire*, c'est qu'il craint d'être pris à bavarder et d'attraper une punition. Mais quand la classe est finie, et qu'il s'élançe, libre et joyeux, dans la cour de récréation, il ne se gêne plus tant, et il satisfait le besoin qu'il éprouve de faire savoir aux autres ce qu'il pense. Alors, à l'aide de la parole, il leur met en quelque sorte devant les yeux les jugements qu'il se contentait, en classe, de *former dans son esprit*.

(à suivre)

LE CHANT A L'ÉCOLE PRIMAIRE

Le chant est un trop grand moyen de culture morale pour qu'il soit absolument négligé à l'école primaire. Nous n'avons pas le bonheur d'être musicien, mais nous sentons la valeur pédagogique du chant ; aussi nous emprunterons à un maître reconnu, à un auteur catholique universellement aimé en France, M. A. Dupaigne, les règles générales et particulières qu'il faut suivre pour enseigner le chant avec succès.

Voici ce que M. Dupaigne répondait, il y a quelques années, au Ministre de l'Instruction publique de notre ancienne mère-patrie, qui avait invité plusieurs musiciens à lui adresser une étude sur les procédés pédagogiques pour l'enseignement de la musique vocale dans les écoles primaires :

“ *Influence de l'enseignement du chant.*—L'enseignement du chant, dit-il, est un moyen d'éducation générale d'une puissance étonnante, mais malheureusement trop peu connu en France.

L'élément d'attrait qu'apporte le chant aux progrès des éducations disciplinaire, intellectuelle et morale, est utilisé par les écoles de plusieurs pays étrangers notamment de l'Allemagne, de la Suisse et des États-Unis, avec un soin et une persévérance qui montrent combien est grande l'importance sociale qu'on y attache. Leur succès doit être pour les instituteurs français un précieux enseignement et un puissant exemple.

“ L'impression extraordinaire produite par la musique sur l'organisation humaine, impression dont les cérémonies religieuses tirent une si grande action, peut être utilisée partout où il y a besoin d'élever les cœurs et les esprits, de fixer l'attention et de préparer la volonté.

“ La musique, cette langue étrange, exprime des idées intraduisibles, qui semblent être d'un autre monde, mais son charme inexplicable réveille toujours ce qu'il y a de meilleur dans notre âme, et elle est toujours sinon comprise, du moins aimée des petits comme des grands, des ignorants comme des savants.” Nous ajouterons volontiers, nous, qu'elle n'est aimée que parce que la conscience la comprend dans une certaine mesure, comme une langue universelle capable de traduire pour toutes les passions, les sentiments et les idées de tous. “ Ces rapports simples, ces rythmes réguliers, que perçoit le sens de l'ouïe, se transforment sans doute pour l'âme en un sentiment instinctif de l'ordre, de la mesure, de la grandeur, de la *beauté*. Or, c'est un des premiers que l'éducation ait mission de développer.

“ Au point de vue disciplinaire, la musique introduite au milieu des exercices scolaires dans des conditions capables de satisfaire le sens esthétique de l'enfant, lui fera certainement *aimer* l'école, les exercices où le chant se mêle et les maîtres qui les dirigent.

“ Au point de vue intellectuel, la musique a pour résultat d'*élever* l'esprit, de donner le goût du beau dont elle est un exemple, le plus sensible peut-être et de mener du goût du beau à l'amour de l'étude, qui donnera de plusieurs autres manières satisfaction à ce goût. A cet égard la musique est un auxiliaire des plus puissants, qui fait gagner du temps au lieu d'en perdre, parce qu'elle ouvre la voie aux choses de l'esprit, aux choses délicates et relevées. Dans l'instruction primaire, c'est elle qui représente la première le côté esthétique de l'éducation, si nécessaire à mêler au terre à terre des premiers éléments ; c'est elle qui, mieux comprise et plus vite saisie que la beauté littéraire permet le plus facilement aux enfants de sentir le charme et l'émotion produits par ce qu'ils ont su *dire*, et la satisfaction délicieuse d'avoir eu leur part dans la production de quelque chose de *beau*. L'importance de telles impressions pour le progrès d'une intelligence d'enfant n'est pas nécessaire à démontrer, certainement pour des éducateurs sérieux, mais on comprend qu'elles exigent chez celui qui veut les produire au moins ce sentiment profond de l'art qu'on appelle le *goût* et qu'elles excluent nécessairement la prétention et le charlatanisme.

“ Au point de vue moral, les effets de la musique ne sont pas moins précieux. Elle peut devenir pour les jeunes gens le préservatif le plus puissant contre les dangers d'autres plaisirs, mais à la condition qu'on ait, en choisissant avec soin, dès le début, les exemples

donnés, en ne laissant pénétrer dans l'école que les œuvres d'un sentiment pur et élevé, en ne craignant pas de s'adresser autant que possible aux grands maîtres, qu'on ait, dis-je, développé suffisamment la notion de la vraie beauté musicale, le goût de ce que l'on nomme avec raison la musique classique... ”

Dans un prochain article, nous ferons connaître l'opinion de M. Dupaigne sur la question de l'âge auquel l'enseignement du chant doit commencer (1).

C.-J. M.

UNE LEÇON DE GRAMMAIRE D'APRÈS LA MÉTHODE INDUCTIVE

LE NOM (1)

Il faut commencer à enseigner la grammaire aux enfants aussitôt qu'ils savent lire couramment, pourvu qu'en apprenant à lire ils aient été initiés aux rudiments grammaticaux : voyelles, consonnes, sortes d'e, classement des mots de personnes, d'animaux et de choses et éléments du nom.

On doit enseigner “ la grammaire par la langue et non la langue par la grammaire, ” c'est-à-dire qu'on doit suivre la méthode inductive dans l'enseignement de cette matière. *Faire comprendre avant de faire apprendre—l'aire découvrir les règles que l'on veut enseigner ;* voilà, en résumé, la méthode inductive appliquée à la grammaire.

Un exemple fera mieux comprendre la théorie ci-dessus exposée :

Le M.—Mes enfants, savez-vous ce que c'est qu'un être matériel ?

Les élèves ouvrent de grands yeux, s'entre-regardent, mais personne ne répond.

Le M.—Écoutez-moi bien, mes enfants : Tout ce que nous pouvons voir, sentir ou toucher, s'appelle un être.

Quelles sont les choses dans la classe que vous pouvez voir ou toucher ?

Les élèves.—Les bancs, les tables, les livres, les ardoises, le maître, les élèves, etc.

Le M.—Que voyez-vous représenté sur les tableaux suspendus au mur ?

Les Elèves.—Un cheval, un bœuf, un chien, etc.

Le M.—Bien ! Mes amis, vous venez là de me nommer des êtres matériels, et tous ces êtres se divisent en trois classes : des personnes, des animaux et des choses.

Les personnes sont des êtres raisonnables, qui peuvent comprendre : vous, par exemple, mes enfants, vous êtes des êtres raisonnables, parce que vous me comprenez quand je vous parle.

Les animaux sont des êtres privés de raison. Ils ne sauraient comprendre notre langage.

Les êtres qui ne sont ni des personnes, ni des animaux sont des choses.

Maintenant, Louis, donnez-moi trois noms de personnes ?

Louis.—Un écolier est une personne, un menuisier est une personne, un cultivateur est une personne.

(1) Pour enseigner le chant avec fruit, il faut de toute nécessité se servir d'un instrument de musique. Pour la modique somme de quarante piastres, on peut se procurer un magnifique *harmonium* chez Hudon & Paradis, Québec.

(2) Extrait du *Supplément pédagogique* de C.-J. Magnan, publié au bureau de l'*Enseignement primaire* en 1893.

Le M.—Joseph, nommez-moi trois noms d'animaux ?

Joseph.—Un cheval est un animal, un mouton est un animal, un bœuf est un animal.

Le M.—Et vous, Paul, nommez-moi trois choses ?

Paul.—Un livre est une chose, une table est une chose, un banc est une chose.

Après avoir fait épeler chaque mot trouvé, le maître l'écrit lui-même sur le tableau et le fait reproduire par les élèves sur leurs ardoises.

—Vous venez, mes enfants, d'écrire des mots qui désignent des personnes, des animaux et des choses. Eh bien ! tous ces mots sont des noms.

Dites avec moi :

DÉFINITION : *Le nom est un mot qui sert à NOMMER des personnes, des animaux et des choses.*

Il faut faire répéter cette définition jusqu'à ce qu'elle soit parfaitement sue, et y revenir encore plusieurs fois aux leçons suivantes.

ENSEIGNEMENT PRATIQUE

(Préparé spécialement pour l'Enseignement primaire, par MM. MAGNAN, AHERN et NANSOT)

INSTRUCTION RELIGIEUSE

Direction pédagogique.—Le premier et le plus important des devoirs de l'instituteur, c'est de veiller scrupuleusement à la formation religieuse de ses élèves. " Il n'y a de véritable morale, dit l'illustre protestant Guizot, que par la famille et la religion. Et là où n'est pas la famille, c'est-à-dire dans les écoles publiques, l'influence de la religion est d'autant plus nécessaire."

Le maître doit s'appliquer à faire aimer l'étude du catéchisme et de l'histoire-sainte au moyen d'un enseignement clair et intéressant : récits oraux et gravures, préparations des cours, explications de la lettre du catéchisme.

L'enseignement religieux doit se borner au catéchisme et à l'histoire-sainte (Ancien et Nouveau Testament).

On devra s'efforcer de faire aimer l'Eglise, de former des jeunes gens qui suivront en tout point ses doctrines et ses enseignements, et sauront éviter, plus tard, ces luttes stériles qui ne servent qu'à diviser les catholiques entre eux.

La lettre du catéchisme.—A l'école primaire on doit se borner à l'enseignement de la lettre du catéchisme, mais il faut l'expliquer, cette lettre. Les enfants comprennent bien peu le texte du catéchisme ; aussi il arrive très rarement de trouver des élèves qui donnent d'eux-mêmes une explication suffisante des mots du manuel. Bien que les écoliers puissent parler sur tous les sujets qui se présentent, leur vocabulaire est très restreint, ils se servent souvent des mêmes mots qui signifient, suivant les circonstances, tantôt une chose, tantôt l'autre. Le catéchisme n'accorde pas cette latitude ; et les mots qui le composent ne sauraient être pris dans n'importe quel sens. Donc, nécessité pour le maître de donner une explication littérale et sommaire du catéchisme, et cela comme préparation de la leçon.

CATECHISME

Catéchisme.—Le mot catéchisme a deux sens, il signifie premièrement le livre qui renferme par questions et réponses l'abrégé des vérités qu'ils faut croire et des devoirs qu'il faut pratiquer.

Le mot catéchisme signifie en second lieu les instructions qui sont faites aux enfants pour leur apprendre ces vérités et ces devoirs ; c'est dans ce sens que l'on dit " aller au catéchisme."

CHAPITRE PREMIER (1)

De la fin de l'homme

1. Q. Qui a *Créé* le monde ?

R. Dieu est le *créateur* du *ciel* et de la *terre* et de toutes les choses *visibles* et *invisibles*.

—Créer c'est faire quelque chose de rien, l'opposé de créer c'est anéantir, anéantir c'est détruire tellement une chose qu'il n'en reste plus absolument rien. Dieu seul peut créer et anéantir.

On appelle *créateur* celui qui crée, c'est-à-dire celui qui fait une chose de rien, ce nom ne peut se donner en toute vérité qu'à Dieu seul.

Le mot *ciel* signifie ici tout à la fois : le firmament avec les astres, et la demeure des bienheureux avec les anges.

Le mot *terre* désigne le globe que nous habitons avec tout ce qu'il contient à sa surface et dans son sein ; les hommes, les animaux, les plantes, les minéraux, les eaux, l'air, etc.

On appelle *visibles* toutes les choses que l'on peut voir : les hommes, le soleil, les plantes, etc.

On appelle *invisibles* les choses que l'on ne peut pas voir : les anges, les âmes, les sons, etc.

2. Q. Qu'est-ce que l'homme ?

R. L'homme est un être composé d'un corps et d'une âme et *créé* par Dieu à son *image* et à sa *ressemblance*.

—Bien que l'on dise que l'homme soit créé à l'image et à la ressemblance de Dieu, c'est par son âme et non par son corps qu'il ressemble à Dieu.

Notre âme est *créé* à l'*image* de Dieu, cela veut dire qu'elle est un esprit comme Dieu est un esprit.

Notre âme est *créée* à la *ressemblance* de Dieu, cela veut dire que comme Dieu nous pouvons par notre âme connaître, aimer et agir librement.

Toutefois cette ressemblance n'est pas entière car les perfections de Dieu sont infinies, tandis que celles de notre âme sont finies.

3. Q. Comment notre âme ressemble-t-elle à Dieu ?

R. Notre âme ressemble à Dieu en ce qu'elle est un esprit qui ne mourra jamais et qu'elle est douée d'une *intelligence* et d'une *volonté* libre.

—On appelle *intelligence* la faculté ou le moyen que Dieu nous a donné pour pouvoir penser, comprendre et agir sagement.

La *volonté* est la faculté ou le moyen que Dieu nous a donné de choisir telle ou telle chose, selon qu'il nous plaît.—(A suivre).

Chaque leçon ainsi expliquée devient un excellent exercice de lexicologie et offre l'avantage aux enfants d'apprendre le catéchisme d'une manière très profitable : ce que l'on comprend bien se retient facilement.

HISTOIRE SAINTE

Méthode à suivre.—Les leçons qui vont suivre sont destinées à de tous jeunes enfants. Elles seront lues et relues jusqu'à ce que l'enfant puisse en faire *oralement* une analyse fidèle ; car il ne faut pas laisser échapper aucune occasion d'exercer les élèves à s'exprimer correctement.

Les questions placées à la suite de la leçon serviront de préparation à ces analyses orales. Là encore nous engageons les maîtres à ne pas exiger la reproduction *textuelle* des mots du livre. Il nous paraît préférable de laisser aux élèves quelque latitude à cet égard, afin de les habituer à réfléchir et à trouver les mots nécessaires à l'expression de leur pensée.

Les élèves seront aussi questionnés sur le sens et sur l'orthographe des mots, et particulièrement sur ceux qui sont indiqués dans le texte.

La méthode ci dessus exposée et la leçon ci dessous sont tirées de l'excellent petit livre de M. Th. Bénard, intitulé : *L'année préparatoire d'Histoire Sainte*, ouvrage orné de 112 gravures. Nous recommandons cette méthode (2).

(1) Nous avons emprunté ce modèle de leçon à l'*Explication littérale et sommaire du catéchisme* de M. l'abbé Lasfargues. Ouvrage précieux qui est en vente chez tous les libraires au prix de 25cts l'unité, \$2.40 la doz., \$17.00 le cent.

(2) Cet ouvrage est en vente chez Pruneau & Kirouac, rue de la Fabrique, Québec.

Ces leçons d'histoire sainte sont divisées en sept époques :

Première époque : depuis la création du monde jusqu'au déluge (4963-3308 av. J.-C.)

Deuxième époque : depuis le déluge jusqu'à la vocation d'Abraham (3308-2296 av. J.-C.)

Troisième époque : depuis la vocation d'Abraham jusqu'à la sortie d'Égypte (2296-1645 av. J.-C.)

Quatrième époque : depuis la sortie d'Égypte jusqu'à l'établissement de la royauté (1645-1080 av. J.-C.)

Cinquième époque : depuis l'établissement de la royauté jusqu'à la captivité de Babylone (1080-606 av. J.-C.)

Sixième époque : depuis la captivité de Babylone jusqu'à la naissance de N.-S. Jésus-Christ (606 av. J.-C. à 1 de J.-C.)

Septième et dernière époque : depuis la naissance de N.-S. Jésus-Christ jusqu'à la prédication de l'Évangile (1 à 33 de J.-C.)

I.—DIEU CRÉE LE MONDE EN SIX JOURS

1. Dieu créa le monde en *six jours*.
2. Le premier jour, Dieu dit : " Que la *lumière* soit ", et la lumière fut.
3. Le second jour, il fit le *firmament*, qu'il appela *ciel*.
4. Le troisième jour, il rassembla les *eaux* en un seul lieu, qu'il appela *mer*.
5. Le quatrième jour, Dieu créa le *soleil*, la *lune* et les *étoiles*.
6. Le cinquième jour, il créa les *oiseaux*, qui volent dans l'air, et les *poissons*, qui nagent dans l'eau.
7. Le sixième jour, après avoir peuplé la terre de toutes sortes d'êtres vivants, Dieu créa l'*homme* à son image.
8. Il forma le corps du premier homme du limon de la terre, lui donna une *âme* vivante et immortelle, et le nomma *Adam*.
9. Enfin, le septième jour il se reposa.

Questions

- I.—1. En combien de jours Dieu créa-t-il le monde ? Donnez la date de la création.—
2. Que fit Dieu le premier jour?—3. Que fit-il le deuxième jour?—4. Le troisième?—5. Le quatrième?—6. Le cinquième?—7. Le sixième?—8. De quoi Dieu forma-t-il le corps du premier homme ? Que lui donna-t-il ? Comment le nomma-t-il?—9. Que fit Dieu le septième jour ?

C.-J. M.

LANGUE FRANÇAISE

Direction pédagogique.—Pour plus de clarté dans la méthode, nous diviserons le cours de langue maternelle en quatre parties : cours *préparatoire*, cours *élémentaire*, cours *moyen*, cours *supérieur*. Dans chaque cours la méthode *inductive* est suivie, mais en arrivant au cours supérieur, il faut petit à petit abandonner l'analyse pour la synthèse, en d'autres termes, procéder par *déduction* (1).

Chaque cours comprend : *Vocabulaire*.—*Orthographe*.—*Grammaire*.—*Récitation*.—*Invention*.—*Rédaction*. Tous ces éléments convergent à un but commun : *la langue*.

Mettre les élèves de l'école primaire en mesure de penser juste et d'exprimer leurs idées avec facilité et correction, oralement et par écrit, voilà en quoi consiste l'enseignement de la langue maternelle. Il ne faut donc pas se contenter d'une *grammaire de mots*, sans se soucier des *idées*. L'instituteur doit appliquer devant les élèves les mots aux êtres ou aux idées aussi exactement que possible.

Rappelons-nous toujours ces quatre grandes vérités pédagogiques : 1° *Il faut enseigner la grammaire par la langue et non la langue par la grammaire*. 2° *Faire comprendre d'abord, faire apprendre ensuite*. 3° *Faire découvrir la règle que l'on veut enseigner*. 4° *Aller du concret à l'abstrait*.

(1) Voir l'article intitulé : *Des méthodes*, dans la première partie de la présente livraison de l'*Enseignement primaire*.

Cours préparatoire

VOCABULAIRE.—Faire nommer aux élèves ce qu'ils voient dans la classe ; écrire les mots trouvés au tableau noir, faire copier ces mots, puis les dicter.

Dictée.—Crucifix, pupitre, banc, carte, globe, tableau, craie, image, horloge, ardoise, crayon, cahier, plume, livre, papier, boulier.

ORTHOGRAPHE.—Epeler lentement et distinctement les mots de la dictée. Faire épeler la dictée entière à un élève.

GRAMMAIRE.—1° Souligner d'un petit trait les voyelles contenues dans les mots de cette dictée. 2° Copier de nouveau la dictée en soulignant les consonnes de deux petits traits. 3° Faire apprendre la règle qui suit : *Pour parler et pour écrire on se sert de mots. Les mots sont composés de lettres. L'alphabet contient vingt-six lettres, qui sont :*

a, b, c, d, e, f, g, h, i, j, k, l, m, n, o, p, q, r, s, t, u, v, w, x, y, z.

Il y a deux sortes de lettres : les VOYELLES et les CONSONNES. Il y a six voyelles : a, e, i, o, u, y. Il y a vingt consonnes : b, c, d, f, g, h, j, k, l, m, n, p, q, r, s, t, v, w, x, z.

Les LETTRES qui se prononcent ensemble forment une SYLLABE. Une ou plusieurs syllabes forment un MOT. Les mots forment des PHRASES :

L'APOSTROPHE (') remplace les voyelles a, e.

Analyse.—Distinguer dans le texte qui suit, oralement, puis par écrit, les voyelles, les consonnes, les syllabes, les mots, les phrases.

Ceux que j'aime (copie)

J'aime ma bonne maman. J'aime mon tendre père. J'aime mon bel ange gardien. J'aime aussi chère grand-mère. Mais j'aime par-dessus tout le bon Dieu.

Exemple.

Voyelles	Consonnes	Syllabes	Mots	Phrases
a, i, etc.	J, m, etc.	ma, man, etc.	père	J'aime ma bonne maman.

RECITATION

Quoique petit

Pour mes parents, que puis-je faire ?
Je suis si petit, si petit !
Voici ce que mon cœur me dit :
"J'aimerais bien ma bonne mère :"
Je puis l'aimer quoique petit.

Et puis-je faire davantage ?
A l'école où l'on me conduit,
Attentif à tout ce qu'on dit,
Je m'efforcerais d'être sage :
On peut l'être, quoique petit.

L. RATISBONNE.

Dieu fait tout

Comment est-ce que Dieu les a faites, les fleurs ?
Où donc a-t-il pris des couleurs ?
—Voyant les terres toute nues,
Dieu s'est mis à sourire et les fleurs sont venus ?
—C'est fort ! mais il a donc tout fait ce grand bon
[Dieu ?
—Tout, mon enfant : la terre et l'eau, l'air et le feu,
Et toutes les choses connues.
—Et toi, mère, est-ce qu'il t'a faite aussi ? Qui ? moi ?
Sans doute : te voilà stupéfait, immobile !
—Ah ! cela devait être un peu bien difficile,
De faire une maman aussi bonne que toi !"

L. RATISBONNE.

INVENTION.—Former un mot français en mettant à la place du point une consonne devant les lettres suivantes : .able, .oupe, .erre, .onde, .ime, .rou, .une, .iel, .ilule, .obe, .ipe, .age.

Corrigé

Table, soupe, terre, monde, livre, tronc, lune, ciel, pilule, robe, pipe, page.

RÉDACTION.—I. *Dire comment est :* la maison, l'église, le sapin, la neige, la classe, le tableau, le mur. *Corrigé :* La maison est blanche. L'église est neuve. Le sapin est vert. La neige est blanche. La classe est propre. Le tableau est noir. Le mur est épais.—II. *Dire ce que fait :* votre père, le laboureur, le rossignol, l'enfant sage, le mouton. *Corrigé :* Mon père travaille. Le laboureur laboure. Le rossignol chante. L'enfant sage écoute. Le mouton bêle.—III. *Exercice oral (élocution).* Lire le petit morceau suivant, puis questionner les élèves de manière à ce qu'ils donnent des réponses complètes et correctes :

Le petit rosier

Albert avait planté un petit rosier dans un pot. Tous les soirs, quand l'air de la nuit devenait trop froid, il enfermait le rosier dans sa chambre. Cependant, un soir, il ne crut point cette précaution nécessaire, parce que le temps paraissait calme et doux; mais le lendemain matin les roses étaient flétries par la gelée.

Souvent une seule négligence peut détruire le fruit de beaucoup de soins.

Questions.—Quelle précaution prenait tous les soirs Albert?—*Tous les soirs, quand l'air de la nuit devenait trop froid, Albert enfermait le rosier dans sa chambre.* Qu'arriva-t-il un soir?—*Un soir, etc., jusqu'à flétries par la rosée.* Quelle est la morale de cette historiette?—*Souvent, etc., jusqu'à le fruit de beaucoup de soins.*

Cours élémentaire

Premier mois.—Programme : Les pensées, les mots, les syllabes, les lettres, les phrases.

Distinction des noms, des verbes et des adjectifs. La proposition : sujet, verbe, attribut; complément du verbe, complément du sujet et complément de l'attribut.

VOCABULAIRE.—Donnez le contraire des mots en italique :

<i>L'hiver est froid,</i>	<i>L'été est chaud,</i>
<i>Le cheval avance,</i>	<i>Le cheval recule.</i>
<i>Accorder une permission,</i>	<i>Refuser une permission.</i>
<i>Vider une cuve,</i>	<i>Remplir une cuve.</i>
<i>La montre avance,</i>	<i>La montre retarde.</i>

Il convient de multiplier ces exercices.

ORTHOGRAPHE ET GRAMMAIRE.—*Pensées, mots, syllabes, lettres.*

Le maître s'adressant aux élèves : Quand nous disons ce que nous voyons, ce que nous entendons, ce que nous éprouvons, ce que sont les êtres et les choses, ce que font les êtres ou les choses, nous exprimons des *pensées*.¹⁾ Puis il écrit au tableau noir : Ex : *Il neige. Le tonnerre gronde. J'ai soif. Nous sommes Canadiens-français. Le Canada est un grand pays. Je copie ma dictée. Le Saint-Laurent traverse la province de Québec. L'Église est notre mère.*

Définition.—On fait connaître ses pensées par la *parole* et par l'*écriture*. Pour parler ou pour écrire, on se sert de *mots*. *Papa, maman, école, église*, sont des mots. Les mots sont composés de *syllabes* : *pi-pe, ra-me*. Les syllabes sont formées d'une ou plusieurs *lettres* qu'on prononce d'une seule émission de voix. Dans *livre*, il y a cinq lettres, dans *pape*, il y a quatre lettres.

Exercice oral.—*Faire épeler les mots suivants en séparant les syllabes* : banc, ta—ble, ar—moi—re, pres—by—tè—re, pu—pi—tre, car—te, plu—me, ca—hier, li—vre, cou—teau.

Dictée (1).—Il est six heures du matin. Je me lève. Je me lave à l'eau froide. Je m'habille. Je fais ma prière. Je repasse mes leçons. Je déjeune. Bonjour, maman. En route pour l'école.

Devoirs à la maison.—I. Copier les mots de l'exercice oral en séparant les mots en syllabes, puis les syllabes en lettres. Ex. : *banc, pu-pi-tre, etc., etc., b a n c, p u p i t r e, etc., etc.* Compter les mots dans l'exercice, les syllabes dans les mots et les lettres dans les syllabes.—II. Mise au net de la dictée.

Analyse.—Distinguer les noms contenus dans la dictée qui suit; indiquer le genre et le nombre :

Le mobilier primitif.—Le lit était un tas d'herbe sèche ou une peau de bête; le siège, un *billot* de bois ou un *crâne* de bœuf. La table presque toujours à *demeure*, était une grande *dalle*, un tronc d'arbre, ou même une petite *butte* de terre. On ne connaissait pas l'armoire; cependant, on voyait, chez les plus riches, un *coffre*.

Explications.—*Primitif* : tel qu'il a été au commencement, dans les temps reculés.—*Siège* : c'est le nom de tout meuble servant à s'asseoir; faire le siège, lever le siège?—*Un billot* : un morceau de bois brut, non travaillé; on dit aussi une *bille*.—*Un crâne* : la tête

(1) Avant de donner la dictée, il est nécessaire de la lire aux élèves et de donner quelques explications sur le sens des phrases, la signification et l'orthographe des mots.

dépouillée de sa chair, la boîte osseuse qui renferme la cervelle.—*A demeure*: fixe, elle ne pouvait être transportée; ce n'était donc pas véritablement un *meuble*.—*Une dalle*: une pierre plate et peu épaisse.—*Une butte*: une petite élévation.—*Un coffre*: une lourde caisse, ordinairement ferrée où ils serraient ce qu'ils avaient de précieux; un *coffret*, un *coffre-fort*!

Modèle d'analyse

lit	nom commun de chose, masculin singulier.....
tas	nom commun de chose, masculin singulier.....
herbe	nom commun de chose, féminin singulier.....
peau	nom commun de chose, féminin singulier.....
bête	nom commun d'animal, féminin singulier.....

RÉCITATION.—(Faire apprendre par cœur aux élèves après lecture et explication en classe.)

L'ANGE GARDIEN

Veillez sur moi quand je m'éveille,
 Bon ange, puisque Dieu l'a dit :
 Et chaque nuit, quand je sommeille,
 Penchez-vous sur mon petit lit.
 Ayez pitié de ma faiblesse,
 A mes côtés marchez sans cesse,
 Parlez-moi le long du chemin ;
 Et, pendant que je vous écoute,
 De peur que je ne tombe en route,
 Bon ange, donnez-moi la main.

LE MIROIR

La petite Laura s'admirait dans la glace ;
 Sa mère dit : " Remets ce miroir à sa place.
 —Je veux me voir ! répond l'enfant
 En pleurant, criant, trépignant.
 —Tu le veux ? Eh bien ! tiens, regarde ta
 [grimace."
 Et Laura vit dans le miroir
 Une enfant en colère épouvantable à voir.

RATISSONNE.

MME TASTU.

INVENTION.—1. Composer plusieurs petites phrases dans lesquelles entrera le mot *neige*.
 Même exercice sur les mots *hiver, charbon, etc.*

2. Composer trois petites phrases commençant par ces mots : *Notre maison*.

3. L'élève rapprochera les idées indiquées par les mots en italique et construira une petite phrase à l'aide de ces mots.

Exemple : *glace, étang* : La glace couvrait l'étang ce matin.—*Eau, savon*.—*Cloche, se dépêcher*.—*Commissions, s'amuser, rue*.—*Escalier ciré, essuyer ses pieds*.—*1er janvier, étrennes, désir*.

RÉDACTION.—*Sujet* :—Une petite fille écrit, au nom de ses parents, à une tante pour l'inviter à venir passer quelques jours chez elle.

Développement

Je suis heureuse de pouvoir vous écrire afin de vous faire juger de mes progrès en classe qui, à ce que l'on dit, sont très satisfaisants ; mais je suis plus heureuse encore de vous inviter, au nom de papa et de maman, à venir passer quelques jours chez nous à l'époque des FÊTES. Vous ne sauriez croire, bonne tante, combien nous désirons vous voir ! Veuillez donc, je vous en prie, accorder satisfaction à la première invitation que j'ai l'honneur et la joie de vous faire. Je n'insiste pas pour que vous ameniez la chère cousine Louise, car je pense bien que vous ne voudrez pas vous en séparer et sa présence nous réjouira beaucoup, moi-même en particulier, j'ai déjà de nombreux projets en vue.

Ma petite sœur Marie se fait une fête de vous embrasser et de s'amuser avec sa petite cousine. Elle m'accompagne tous les jours en classe, mais elle ne saurait vous écrire convenablement pour le moment.

Tout le monde va bien à la maison.

Avec l'espérance de vous recevoir bientôt, je vous embrasse bien affectueusement et je me dis votre petite nièce respectueuse.

GABRIELLE.

Cours moyen

VOCABULAIRE.—Exercice de langage sur la signification des mots. Association des idées :

Dictionnaire, lexique, nomenclature, catalogue, répertoire. *Parole*, allocution, discours, harangue, monologue, dialogue, causerie, conversation, conférence, entretien, entrevue. *Interlocuteur*, interpellateur, interrupteur. *Babil*, caquet, jacasserie, faconde, loquacité, volubilité, cancan, divagation. *Langage*, dialecte, idiome, patois, jargon, charabia, galimatias.

ORTHOGRAPHE, IDÉES ET GRAMMAIRE.—Dietées: I, *Le fer*.—Pour les *chimistes*, c'est un corps simple, métallique, solide, d'un gris bleuâtre, très ductile et très malléable. Ce précieux et utile métal, devenu l'auxiliaire indispensable de l'homme, a été découvert assez tard. L'or, l'argent, le plomb, se trouvent à l'état natif, le fer, lui, se cache sous vingt formes différentes. Il est si distinct de lui-même, sous ses déguisements ingénieux, que les premiers travailleurs ont dû lutter durant un nombre incalculable de siècles avant de le découvrir, et surtout avant de le forcer à se montrer sous son aspect véritable. Quand par hasard on rencontre sur notre terre du fer natif, ce fer, si étrange que puisse paraître cette assertion, est littéralement tombé du ciel.

Explications

Les chimistes : les savants qui étudient la composition des corps, leurs transformations ; *les alchimistes*, au moyen âge, poursuivaient le même travail, mais dans le but d'arriver à faire de l'or.—*Simple* : qu'on ne peut décomposer, qui est toujours lui-même.—*Ductile* : la ductilité est la qualité des métaux qu'on peut allonger, étirer en fils.—*Malléable* : qui peut prendre, sous le marteau, toutes les formes, qu'on peut forger ; le plomb est malléable à froid.—*Natif* : sous forme métallique, tandis qu'il faut extraire le fer des minerais.—*Distinct* : en effet les minerais de fer ne ressemblent pas du tout au métal.—*Dû* : faire remarquer l'accent, il distingue ce participe de l'article homonyme.—*Etrange* : si étonnante, si en dehors de tout ce qu'on peut entendre dire ordinairement.—*Assertion* : cette chose qu'on affirme.—*Tombé du ciel* : les aérolithes, les bolides contiennent le plus souvent du fer à l'état natif, métallique.

II. *Phrases détachées*.—(*Faire accorder les participes quand la règle l'indique*). Les fruits que je vous ai envoyé (s) avaient été récolté (s) dans mon jardin et conservé (s) dans ma cave ; comment les avez-vous trouvé (s) ?—Vos sœurs nous ont aperçu (s) : elles sont parti (es) immédiatement pour venir à notre rencontre.—Les abords de cette maison sont interdit (s) ; elle s'est écroulé (e) la nuit dernière. — Vos amis m'ont amené leurs chevaux, je les ai remis (s) sous le hangar.—Les branches que j'ai cassé (es) feront du feu, car elles ont séché sur l'arbre.—Menacé (s) de perdre leur fortune, mes parents se sont livré (s) à un travail acharné pour se tirer d'embarras. — Les pieux que j'avais échelonné (s) le long de ce champ ont été arraché (s) par des mains coupables.—Les chiens ont dépisté ce lièvre et l'ont poursuivi dans la plaine ; ils ne se sont arrêté (s) qu'épuisé (s) de fatigue.

Analyse.—Décomposez les propositions en leurs termes essentiels, sujet, verbe, attribut : La violette est le symbole de la modestie. La prière est consolante. Champlain était pieux.

Modèle

Sujets.	Verbes.	Attributs.
La violette	est	le symbole de la modestie.
La prière	est	consolante.
Champlain	était	pieux.

RÉDACTION.—Lire le développement suivant. Questionner les élèves sur le sujet développé. Ecrire le canevas au tableau. Faire la rédaction à la maison.

APRÈS LES LAURENTIDES

Développement

La petite Jeannette a bientôt neuf ans.

Elle va à l'école et commence à faire chaque jour un petit devoir et à apprendre une courte leçon.

Le soir, après souper, le papa fait répéter la leçon, puis parfois, le matin, entre le réveil et le lever, dans la grande chambre encore noyée d'ombre, l'exercice est récité une dernière fois.

Or, hier, dans la nuit, Jeannette s'est réveillée, et, comme elle pensait que le jour allait bientôt venir, elle se mit à répéter tout bas sa leçon :

« Les montagnes de la province de Québec, sont les Laurentides, les... »

Mais elle avait beau chercher, impossible de découvrir les Alléghany.

« Papa, dit-elle, tout haut, après les Laurentides?... »

— Hein ! quoi?...qu'y a-t-il?...fit le papa, qui dormait profondément.

—Après les Laurentides ?

—Ah ! ma petite fille, laisse-nous dormir. C'est bon dans le jour, les leçons, mais pas la nuit.”

Dame, il avait raison, le papa. Pendant le jour, on travaille, on étudie, mais la nuit est faite pour dormir et pour se reposer.

Questions.

Quel âge a la petite Jeannette ? Va-t-elle à l'école ? Qu'a-t-elle à faire chaque jour ? Son papa ne l'aide-t-il pas ? Quand fait-il parfois répéter la leçon ? Jeannette ne s'est-elle pas réveillée hier, dans la nuit ? Que disait-elle tout bas ? Quel était le sujet de sa leçon ? De quelle montagne ne se souvenait-elle pas ! Qui interroge-t-elle ? Que répond le papa ? Avait-il raison ?

Canevas.—Jeannette, neuf ans.—Elle va à l'école.—Chaque jour, petit devoir et courte leçon.—Le papa vient en aide.—Parfois le matin.—La nuit dernière, Jeannette éveillée.—Leçon répétée tout bas.—Les montagnes de la province de Québec.—Question au papa : “Après les Laurentides.—Le papa réveillé.—“ Ah !... ”—La nuit est faite pour...

Autres sujets.

C'est bientôt que vient Noël. Ce que je ferai.

Ce qu'on voit dans une cuisine. Propreté qu'on doit y trouver.

RÉCITATION.—*Le Dragon et les Renards.* “ Un dragon gardait un trésor dans une profonde caverne ; il veillait jour et nuit pour le conserver. Deux renards, fourbes et voleurs, pénétrèrent dans le souterrain. Ils flattèrent le monstre, qui leur confia la garde de sa fortune. Mais, pendant que le dragon dormait, les renards le tuèrent et enlevèrent le trésor. Seulement quand il fallut partager, ils se disputèrent, se déchirèrent à belles dents.

Le bien mal acquis ne profite jamais.”

Cours supérieur

VOCABULAIRE.—*Préfixes.* Formez un verbe composé des noms suivants et d'un des préfixes ci-dessous : *ac, al, an, at, ar.*

Coude—accorder. *Lait*—allaiter. *Note*—annoter. *Trappe*—attraper. *Rive*—arriver.

Racines.—Donner quelques dérivés des racines suivantes : 1° sous leur forme latine : 2° sous leur forme française :

Canis, chien (canine, canicule,—chenil) ; *cor, cœur* (cordial, accord,—écaquer) ; *arbor, arbre* (arboriculture,—arbrisseau) ; *oculus, oeil* (oculiste, oculaire,—œilade, œillère) ; *scola, école* (scolaire, scolarité,—écolier, écolage) ; de même pour : *floris, fleur* ; *calor, chaleur* ; *liber, livre* ; *ratius, raison* : *directus, droit.*

C.-J. M.

ORTHOGRAPHE, IDÉES ET GRAMMAIRE.—Les dictées que nous donnons supposent que les élèves ont vu toutes les règles de la grammaire. Elles ont pour but de constater les applications de ces règles qui sont jetées dans le texte sans ordre suivi. Il est évident que les questions que nous mettons dans les explications et exercices, doivent être posées par les maîtres et résolues par les élèves ; le maître ne fait la réponse que si les élèves ne la trouvent pas.

DICTÉES

I.—LES FONDATEURS DE LA PATRIE

Les *Canadiens-français* ont été les pionniers de ce continent. Les premiers ils l'ont parcouru en tous sens alors qu'il n'était qu'une immense solitude, encore dans sa primitive et sauvage beauté. Les premiers ils ont pénétré dans les régions glacées du pôle ; les premiers ils ont traversé les Montagnes Rocheuses ; les premiers ils ont foulé les sables du désert américain et les plaines fertiles qui bordent le golfe du Mexique ; leur esprit d'aventures les a portés si loin qu'il n'est peut être pas un ravin de l'Ouest qui n'ait été visité par ces explorateurs intrépides. Les premiers parmi les hommes civilisés ils ont donné des noms aux lacs, aux fleuves, aux montagnes et aux différents lieux qu'ils ont visités, baptisant ainsi une vaste portion du continent ; et ces noms, quoique parfois on leur en ait substitué d'autres, moins appropriés, rappellent toujours que cette terre d'Amérique fut tout d'abord une terre française. L'apparition des *Canadiens-Français* dans l'Ouest remonte à plus de

deux siècles. Quelques milliers de colons à peine *étaient groupés* sur les bords du *Saint-Laurent*, et déjà notre nom *était connu et respecté* jusqu'aux confins de la région des grands lacs.

JOSEPH TASSÉ.

(Les Canadiens de l'Ouest).

Explications et exercices.—*Canadiens-Français*: Nom propre composé; les deux termes prennent la majuscule et sont joints par le trait d'union.—*en tous sens*: Le pluriel est indiqué par l'idée; on veut parler des voyages en sens divers. Ce serait différent dans une phrase comme celle-ci: *Vous êtes hors de tout sens*; c'est-à-dire: *votre raisonnement n'a aucun sens*.—*qu'il n'était*: Comment sait-on que *il* est singulier? La suite l'indique; on voit que l'attribut *solitude* ne convient pas aux *Canadiens* mais au *continent américain... française*: Ces deux mots dans le texte sont adjectifs. Les adjectifs désignant la nationalité prennent une majuscule quand ils sont employés *substantivement*; ils sont alors noms propres.—*l'Ouest*: on ne met généralement pas de majuscule aux noms des points cardinaux. Mais si ces noms sont employés pour désigner une contrée, comme ici dans le texte, ils sont noms propres et prennent la majuscule.—*qui n'ait été visité*: quel mode? quel temps? *Subjonctif passé*. On a ici un *verbe passif*. On peut tourner par la *voie active*: *que ces explorateurs n'aient visité*. Un moyen de reconnaître le verbe passif et d'essayer de mettre après lui *par quelqu'un, par quelque chose*. Ce *quelqu'un* ou ce *quelque chose* serait *sujet* dans la *voie active*.—*intrépides*: donnez des mots de la même famille: *trépidação* qui signifie *tremblement*; *intrépidité*, force d'âme qui empêche de trembler devant le danger.—*baptisant*: synonyme de *donnant un nom*.—*ait substitué*: subj. passé; remplacez *on* par *nous*? quoique *nous* leur en ayons substitué.—*appropriés*: rendus propres dans le sens de propriété.—*rappelleront*: quel est le sujet? ces noms. Faites indiquer les *temps* dans lesquels ce verbe prend deux *l*.—*étaient groupés*: est-ce un verbe passif? Non; c'est le verbe substantif *être* et l'attribut *groupés*. Les colons ne souffraient pas l'action d'*être groupés* par quelqu'un.—*Saint Laurent*: nom propre composé; si on parlait du martyr Laurent on écrirait sans trait d'union: *saint* (adjectif) *Laurent* (nom).—*était connu et respecté*: tournez par la *voie active*? et déjà on *connaissait et respectait* notre nom... Les verbes *transitifs* seuls peuvent être transformés en verbes *passifs*: pour cela on prend le *complément direct* du *verbe transitif* et on en fait le *sujet* du *verbe être* suivi du *participe passé* du verbe transitif.

II.—LE CANADA DE 1755 A 1791

Tous les malheurs qui peuvent frapper un peuple se sont réunis pour accabler les Canadiens. La guerre, la famine, les dévastations sans exemple, la conquête, le *despotisme* civil et militaire, la privation des *droits politiques*, l'abolition des institutions et des lois anciennes tout cela *est arrivé simultanément* ou successivement dans notre patrie dans l'espace d'un demi-siècle. On devrait croire que le peuple canadien si jeune, si faible, comptant à peine soixante-six mille âmes en 1764, et par conséquent si fragile encore, *se serait brisé*, aurait disparu au milieu de ces longues et terribles tempêtes soulevées par les plus puissantes nations de l'Europe et de l'Amérique, et que, comme le vaisseau qui s'engloutit dans les flots de l'Océan, il n'aurait laissé aucune trace après lui. *Il n'en fut rien pourtant*. *Abandonné, oublié* complètement par son ancienne mère-patrie, pour laquelle son nom est peut-être un remords; *connu* à peine du reste des autres nations dont il n'a pu *exciter* ni l'influence ni les sympathies, il a lutté seul contre toutes les tentatives faites contre son existence, et il s'est maintenu à la surprise de ses oppresseurs découragés et vaincus. Admirable de persévérance, de courage et de résignation, il n'a jamais désespéré un moment. Confiant dans la religion de ses pères, révéraient les lois qu'ils lui ont *laissées* en héritage, et chérissant la langue dont l'*harmonie* a frappé son oreille en nais-sant, et qui a servi de *véhicule* aux pensées de la plupart des grands génies modernes, pas un seul Canadien de père et de mère n'a jusqu'à ce jour, dans le Bas-Canada, trahi aucun de ces trois grands *symboles* de la nationalité, la langue, les lois et la religion.

F.-X. GARNEAU.

Explications et exercices.—*despotisme*: pouvoir arbitraire qui dépend uniquement de la volonté de celui qui commande.—*droits politiques*: droits plus ou moins étendus qu'un citoyen a de prendre part au gouvernement de son pays.—*est arrivé*: quel est le sujet?... *guerre, famine, dévastations, conquête, etc.*, résumés dans *tout cela* qui fait accorder le verbe.—*simultanément*: en même temps.—*se serait brisé*: le sujet? *peuple canadien*.—*Il n'en fut rien pourtant*: détruisez la forme impersonnelle? *Rien n'en fut pourtant*, c'est-à-dire: *Rien de cela n'arriva*.—*Abandonné, oublié, ... connu*: ces mots se rapportent à? *il* (le peuple canadien).—*exciter*: faire paraître au dehors les sentiments intérieurs.—*laissées*: justifiez

l'accord? le compl. dir. est *qu'* dont l'antécédent est *lois*.—*harmonie*: ensemble de sons qui s'accordent bien et forment un tout agréable à l'oreille.—*véhicule*: qui sert à transporter, à transporter; une voiture est un véhicule; l'air est le véhicule du son.—*Symboles*: signe qui rappelle une pensée; abrégé qui contient les principaux articles d'une doctrine.

Classer les verbes de la dictée

<i>transitifs</i>	<i>intransitifs</i>	<i>réfléchis</i>	<i>unipersonnels</i>
peuvent	est arrivé	se sont réunis	Il (n'en) fut.
frapper	aurait disparu	se serait brisé	
accabler	a lutté	s'engloutit	
devrait	a désespéré	s'est maintenu.	
croire	naissant		
comptant, etc.	a servi.		

H. NANSOT.

ANALYSE

Nous estimons que l'analyse est *une* et *indivisible* et que, pour être complète, elle doit porter sur trois points essentiels :

- 1° La décomposition de la phrase en propositions ;
- 2° La décomposition de chaque proposition en ses éléments constitutifs ;
- 3° L'examen de chaque mot au triple point de vue de sa *nature*, de sa *forme* et de sa *fonction*.

Les deux premiers exercices constituent ce qu'on est convenu d'appeler l'analyse logique. Tout en conservant un grand caractère d'utilité pratique pour les hautes études, il est bon de ne s'en occuper à l'école primaire que pour autant que les propositions à analyser soient simplement des principales coordonnées ou tout au plus des complétives bien caractérisées. Il est inutile pensons-nous, de nous égarer dans le dédale des subtilités créées par les faiseurs de grammaires.

Le troisième exercice constitue l'analyse grammaticale proprement dite. Elle ne présente aucune difficulté pour qui en comprend bien la portée et le but.

Tel nom s'écrit au pluriel parce que l'article qui l'accompagne indique qu'il s'agit de plusieurs objets. Tel qualificatif s'écrit au pluriel ou au singulier parce qu'il qualifie un nom pluriel ou singulier. De même pour le verbe, qui prend la terminaison plurielle parce que son sujet est pluriel ou qu'il se rapporte à plusieurs sujets du singulier.

Toute l'économie de l'analyse est là : savoir distinguer le rôle joué dans la phrase par chacun des mots constituant cette phrase.

La recherche de la fonction est la partie la plus difficile de l'analyse. Aussi ne doit-on s'en occuper bien sérieusement qu'au degré supérieur, réservant la nature et la forme pour les autres divisions.

Ainsi comprise, l'analyse constituera un exercice vivant, animé et fructueux.

Autrefois (et même encore aujourd'hui) on a abusé de l'analyse. Mais ce n'est pas une raison pour rejeter complètement cet important exercice. Il est bon d'habituer les enfants à observer, à réfléchir et à raisonner.

Voici un modèle d'analyse d'après la méthode exposée :

PHRASE A ANALYSER

Un homme de la campagne se plaignait à un homme de la ville que les sauterelles ravageaient ses prés.

Analyse de la phrase

Dans cette phrase il y a *deux propositions* :

1ère prop. : Un homme de la campagne se plaignait à un homme de la ville. 2e prop. : que les sauterelles ravageaient ses prés.

1ère Proposition

<i>sujet</i>	<i>verbe</i>	<i>compléments</i>
un homme de la campagne	(se) plaignait	direct: se indirect: à un homme de la ville.

2e Proposition

<i>sujet</i>	<i>verbe</i>	<i>complément</i>
les sauterelles] ravageaient] direct : ses prés.

Analyse des mots

Un	adj. num. m. s. dét. <i>homme</i> .
homme	n. c. m. s. suj. de <i>se plaignait</i> .
de	prép. unit <i>homme à campagne</i> .
la	art. s. f. s. dét. <i>campagne</i> .
campagne	n. c. f. s. complément déterminatif de <i>homme</i> .
se	pr. pers. 3e pers. du m. s. représente <i>homme</i> , comp. dir. de <i>plaignait</i> .
se plaignait	v. pron. <i>se plaindre</i> , 4e conj., mod. ind., à l'imparf., 3e pers. du s. (<i>se plaindre</i> , <i>se plaignant</i> , s'étant plaint.
à	prép. unit <i>se plaignait à homme</i> .
un	adj. numeral. m. s. dét. <i>homme</i> .
homme	n. c. m. s. compl. indir. de <i>se plaignait</i> .
de	prép. unit <i>homme à ville</i> .
la	art. s. f. s. dét. <i>ville</i> .
ville	n. c. f. s. comp. dét. de <i>homme</i> .

C.-J. M.

RÉCITATION.—*Une tempête sur mer*.—Le ciel était *serain* : on n'y voyait que quelques petits nuages cuivrés, semblables à des vapeurs rousses, qui le traversaient avec plus de vitesse que celle des oiseaux. Mais la mer était *sillonée* par cinq ou six vagues longues et élevées, semblables à des chaînes de collines, espacées entre elles par de larges et profondes vallées. Chacune de ces collines *aquatiques* était à deux ou trois étages. Le vent détachait de leurs sommets anguleux une espèce de crinière d'écume, où se peignaient çà et là les couleurs de *l'arc-en-ciel*. Il en emportait aussi des tourbillons d'une poussière blanche, qui se répandait au loin dans leurs vallons, comme celle qui s'élève sur les grands chemins en été. Ce qu'il y avait de plus redoutable, c'est que quelques sommets de ces collines, *poussés* en avant de leurs bases par la violence du vent, *se déséritaient* en énorme voûtes, qui se roulaient sur elles-mêmes en mugissant et en écumant.

L'état de notre vaisseau concourait avec celui de la mer à rendre notre situation affreuse. Notre grand mât avait été brisé la nuit par la foudre, et le *mât de misaine*, notre unique voile, avait été emporté le matin par le vent. Le vaisseau, *incapable de gouverner*, voguait en travers, jouet des vents et des lames. Nous restâmes ainsi entre la vie et la mort depuis le lever-du soleil jusqu'à trois heures après-midi.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

RÉDACTION.—*Racontez l'enterrement d'une jeune fille de votre âge à une de vos amies, qui n'a pu y assister.*

Développement

Ma chère amie,

Je ne doute pas que tu aies eu de grands empêchements, pour ne point venir assister notre pauvre amie et lui donner cette dernière marque d'affection, en même temps que de regrets. Quelques détails sur son enterrement te feront plaisir, je pense, tu l'aimais tant ! C'est pourquoi je t'écris aujourd'hui.

Oh ! quelle triste cérémonie ! Je crois que je ne l'oublierai jamais, tant elle m'a frappée. Pauvre Angèle, elle qui était toujours si bonne, si modeste, si aimable, si pleine de santé, et qui a été enlevée si vite, par la mort, à notre affection et à l'amour de ses parents.

Jeunes filles grandes et petites, toutes nous étions en blanc, avec une ceinture noire, ce qui faisait un effet saisissant. L'une de nous portait la bannière de la sainte Vierge recouverte d'un crêpe, et quatre autres tenaient les cordons noirs. Nous sommes allées en procession, avec tout le monde, à la demeure mortuaire. Le corps d'Angèle était porté par les plus grandes jeunes filles ; les autres marchaient, alignées de chaque côté, depuis la bannière jusqu'au cercueil. Tout à fait derrière le cercueil, les parents désolés de notre amie éclataient en sanglots ; la foule suivait derrière eux. C'est dans cet ordre que nous sommes arrivés à l'église pour la messe d'inhumation. Bien souvent déjà j'avais assisté à des enterrements, mais jamais les chants lugubres ne m'avaient produit une impression si forte que cette fois ; il me semblait sentir le froid de la mort peser sur moi.

La nombreuse assistance fut très émue pendant tout le temps que dura la cérémonie funèbre. Chacun compatissait à l'extrême douleur de cette famille, tant éprouvée par la perte d'un enfant qui faisait sa joie et sa consolation. Après les derniers chants, le cortège reprit le même ordre que pour l'entrée à l'église et s'achemina ainsi, lentement, vers le cimetière. Quelle scène déchirante se passe alors dans ce triste lieu ! Les plus tendres adieux, adressés à la chère défunte comme si elle eût pu les entendre, arrachèrent des larmes à tous les yeux.

Depuis ce jour, les parents d'Angèle sont tristes mais résignés. Etant bons chrétiens, ils savent qu'un jour ils seront réunis à l'ange qu'il ont perdu, et cette espérance leur redonne le courage.

Je te quitte, ma chère amie, le cœur encore rempli de ces tristes choses.

Ton amie,

MARIE-ADÉLINE.

MATHÉMATIQUES

ARITHMÉTIQUE

(Tous droits réservés)

Faites comprendre les questions au moyen de points sur le tableau noir ou au moyen du boulier compteur

1^o 12 points et 12 points, combien de points ? Combien de fois 12 p. en 24 p. ? 2 fois 12 ?

2^o 24 p. et 12 p., combien ? Combien de fois 12 p. en 36 p. ? 3 fois 12 ?

3^o 36 p. et 12 p., combien ? Combien de fois 12 p. en 48 p. ? 4 fois 12 ?

4^o 48 p. et 12 p., combien ? Combien de fois 12 p. en 60 p. ? 5 fois 12 ?

5^o 60 p. et 12 p., combien ? Combien de fois 12 p. en 72 p. ? 6 fois 12 ?

6^o Comptez de 12 en 12 jusqu'à 72.

7^o Comptez à rebours de 12 en 12 de 72 à zéro.

8^o Comptez de 12 en 12 de 1 à 73. A rebours de 12 en 12 de 73 à 1.

9^o Comptez de 12 en 12 de 2 à 74. A rebours de 12 en 12 de 74 à 2.

10^o Comptez de 12 en 12 de 3 à 75. A rebours de 12 en 12 de 75 à 3.

11^o Comptez de 12 en 12 de 4 à 76. A rebours de 12 en 12 de 76 à 4.

12^o Comptez de 12 en 12 de 5 à 77. A rebours de 12 en 12 de 77 à 5.

13^o Comptez de 12 en 12 de 6 à 78. A rebours de 12 en 12 de 78 à 6.

14^o Comptez de 12 en 12 de 7 à 79. A rebours de 12 en 12 de 79 à 7.

15^o Comptez de 12 en 12 de 8 à 80. A rebours de 12 en 12 de 80 à 8.

16^o Comptez de 12 en 12 de 9 à 81. A rebours de 12 en 12 de 81 à 9.

17^o Comptez de 12 en 12 de 10 à 82. A rebours de 12 en 12 de 82 à 10.

18^o Comptez de 12 en 12 de 11 à 83. A rebours de 12 en 12 de 83 à 11.

Une maison coûte \$8148. On y fait pour \$1957 de réparations. Combien faut-il la revendre pour gagner \$1539 ? Rép. 11644.

Un laitier a 15 vaches qui lui donnent chacune 12 pintes de lait par jour pendant 7 mois de l'année. Il vend ce lait 6 cts la pinte. A combien s'élève la recette de 7 mois ?

Solution :

$$15 \times 12 \times 30 \times 7 \times .06 = \$2268.00.$$

FRACTIONS

Le plus petit multiple commun

8^e Ex. : Trouvez le p. p. m. c. de 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10.

On néglige 2, 3, 4, 5 parce qu'ils ont des multiples parmi les nombres donnés ;

2) 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10

$$\begin{array}{c} 3, 7, 4, 9, 5 \\ \hline \end{array}$$

On néglige le 3 parmi les quotients parce qu'il a un multiple 9.

On a donc à trouver le produit de $2 \times 7 \times 4 \times 9 \times 5 = 2520$.—Rép.9^e Ex. : Trouvez le p. p. m. c. de

2) 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11

$$\begin{array}{c} 3, 7, 4, 9, 5, 11 \\ \hline \end{array}$$
 $2 \times 7 \times 4 \times 9 \times 5 \times 11 = 27720$.—Rép.10^e Ex. : Trouvez le p. p. m. c. de 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12.

On néglige le 4 parmi les quotients parce qu'il a un multiple 12.

2) 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12

$$\begin{array}{c} 2) \quad 7, 4, 9, 10, 11, 12 \\ \hline \end{array}$$

$$\begin{array}{c} 3) \quad 7, \quad 9, 5, 11, 6 \\ \hline \end{array}$$

$$\begin{array}{c} 7, \quad 3, 5, 11, 2 \\ \hline \end{array}$$
 $2 \times 2 \times 3 \times 7 \times 3 \times 5 \times 11 \times 2 = 27720$.—Rép.Voici la table des nombres premiers jusqu'à 100. (*Un nombre premier est un nombre qui n'a pas de diviseurs*) :

1, 2, 3, 5, 7, 11, 13, 17, 19, 23, 29, 31, 37, 41, 43, 47, 53, 59, 61, 67, 71, 73, 79, 83, 89, 97.

PERCENTAGE

27^e Au commencement de l'année 1896, j'ai acheté une action de la banque de Montréal à $125\frac{1}{2}\%$ au-dessus du pair. La valeur nominale de ces actions est \$200.—Pendant l'année cette action m'a rapporté deux dividendes de 5%.—Combien cette action m'a-t-elle coûté ? Combien pour cent ce placement a-t-il rapporté ?

*Solutions :*1^o $200 + 125\frac{1}{2}\%$ de 200 = $200 + 250\frac{1}{2} = 450.50$ ce que l'action a coûté.—Rép.2^o Le dividende est toujours calculé sur la valeur nominale. J'ai reçu 5% de la valeur nominale deux fois, ce qui fait 10%.

10% de \$200 = \$20. Ce que j'ai reçu.

450.50 m'ont rapporté \$20, que me rapportera \$1 ? Rép. $450\frac{1}{50}$ de 20 = $450\frac{20}{50} = .044$ ou presque $4\frac{1}{2}\%$. Rép.28^e A quel taux place-t-on son argent en achetant des actions d'une banque qui paie des dividendes de 3% par an ; valeur nominale des actions \$100 ; valeur vénale ou cours \$75.*Solution :*

Si \$75 rapportent \$3, que rapportera \$1 ?

Rép. $\frac{3}{75}$ de \$3 = $\$ \frac{3}{75} = .04$ ou 4%.

J. AHERN.

LANGUE ANGLAISE

LEÇONS D'ANGLAIS D'APRÈS LA MÉTHODE NATURELLE PAR J. AHERN

(Tous droits réservés.)

Leçon treizième (1)

Review previous lessons.

Dictate the following sentences :

*John is a good boy.**Edward is a good boy.*Q. *How many sentences have you written?* **ANSWER** I have written two sentences.Q. *Read the first sentence?* **ANS.** John is a good boy.Q. *Read the second sentence?* **ANS.** Edward is a good boy.Q. *What is the subject in the first sentence?* **ANS.** John.Q. *What is the subject in the second sentence?* **ANS.** Edward.Q. *What is the predicate in the first sentence?* **ANS.** is a good boy.Q. *What is the predicate in the second sentence?* **ANS.** is a good boy.Q. *Unite these two sentences into one?* **ANS.** John and Edward are good boys.Q. *How many parts has the subject of the sentence: John and Edward are good boys?***ANS.** The subject of this sentence has two parts.Q. *Name the two parts of the subject of the sentence: John and Edward are good boys?***ANS.** The two parts of the subject are the words: John, Edward.Q. *By what are the two parts of subject united?* **ANS.** They are united by the word *and*.

Dictate the following sentences :

*John is a good boy.**Edward is a good boy.**William is a good boy.*Q. *How many sentences have you written.* **ANS.** I have written three sentences.Q. *Read the first sentence.* **ANS.** John is a good boy.Q. *Read the second sentence.* **ANS.** Edward is a good boy.Q. *Read the third sentence.* **ANS.** William is a good boy.Q. *Name the three subjects.* **ANS.** John, Edward, William.Q. *Name the three predicates.* **ANS.** The predicate is the same in each sentence, it is: is a good boy.Q. *Unite these three sentences into one?* **ANS.** John, Edward, and William are good boys.

Unite the following into single sentences.

1 { Columbus was a great discoverer.
Jacques Cartier was a great discoverer.2 { Montreal is a city.
Quebec is a city.3 { The St. Maurice is a river.
The Saguenay is a river.4 { Quebec is a province.
Ontario is a province.
New Brunswick is a province.
Nova Scotia is a province.5 { The potato is a vegetable.
The onion is a vegetable.
The cabbage is a vegetable.6 { The apple is a fruit.
The pear is a fruit.
The peach is a fruit,
The plum is a fruit.

DICTÉE

THE FOX AND THE GRAPES

It was a *sultry* day, and the Fox was almost *famishing* with hunger and thirst. He was just saying to himself that anything would be *acceptable*, when, *looking up*, he *spied* some

(1) Pour la première partie de ce cours, voir *Leçons d'anglais d'après la Méthode naturelle*, par J. Ahern.—Noté du directeur.

great clusters of ripe black grapes, hanging from a trellised vine. "What luck!" he said; "if only they weren't quite so high, I should be sure of a fine feast! I wonder if I can get them? I can think of nothing that would refresh me so much." Jumping into the air is not the easiest thing in the world for a Fox to do; but he gave a great spring, and nearly reached the lowest clusters.

"I'll do better next time," he said.

He tried again and again, but did not succeed so well as at first. Finding, at last, that he was losing his strength, and that he had little chance of getting the grapes, he walked off slowly, grumbling. "The grapes are sour, and not at all fit for my eating. I'll leave them to the greedy birds. They eat anything."

Que les élèves trouvent des expressions équivalentes pour les mots en italiques. Par expressions équivalentes, nous entendons des expressions qui pourraient être mises à la place des mots en italiques, sans que le sens des phrases en fût altéré.

Sultry, very hot.—Famishing, dying.—Be acceptable, satisfy him.—Looking up, raising his eyes.—Spied, saw.—Great, big, or large.—Clusters, bunches.—Black, dark.—Luck, good fortune.—Said, exclaimed.—Quite, altogether.—Sure, certain.—Fine, splendid.—Get, reach.—Think of, imagine.—Easiest, most easy.—Spring, jump.—Nearly, almost.—Reached, caught.—Do, succeed.—Succeed, do.—Finding, discovering.—At last, finally.—Little, small.—Getting, reaching.—Grumbling, muttering.—Sour, not ripe or green.

TENUE DES LIVRES

(Droits réservés)

EXERCICES SUR LES ÉTATS FINANCIERS

Nous donnons maintenant un nombre considérable de Balances de Vérification. Au moyen de chaque balance les élèves établiront deux états: l'un de l'Actif et du Passif, l'autre des Profits et Pertes. Si les élèves ont bien compris les leçons déjà données, ils seront capables de faire ces états sans le secours du maître.

Dr Balance de Vérification (No 9) Cr

DIFFÉRENCES.		TOTAUX.		DÉSIGNATION.	TOTAUX.		DIFFÉRENCES.	
		297	45	Nom de l'élève.	1797	45	1500	
		300		Th. Paul.	597	45	297	45
1548	66	3412	13	Caisse.	1863	47		
74	50	1249	60	Bois (en notre possession, \$250).	1175	10		
103	25	399		Jos. Masson.	295	75		
		2000		Charbon.	2218	35	218	35
		243	73	Alf. Wilson.	342	37	98	64
197	45	562	83	J. Georges.	365	38		
157		157		Frais généraux.				
100		175		Charbon de bois.	75			
		165		P. Jackson.	231	42	66	42
2180	86	8961	74		8961	74	2180	86

Etat de l'Actif et du Passif

ACTIF					
Caisse.....	1548	66			
Bois.....	250				
Jos. Masson.....	103	25			
J. Georges.....	197	45	2099	36	
PASSIF					
Th. Paul.....	297	45			
Alf. Wilson.....	98	64			
P. Jackson.....	66	42	462	51	
Capital actuel.....			1636	85	
Capital en commençant.....			1500		
Profit net.....			136	85	

Etat des Profits et Pertes

PROFITS					
Bois.....	175	50			
Charbon.....	218	35	393	85	
PERTES					
Frais généraux.....	157				
Charbon de bois.....	100		257		
Profit net.....			136	85	
Capital en commençant.....			1500		
Capital actuel.....			1636	85	

Dr *Balance de Vérification (No 10)* *Cr*

DIFFÉRENCES.		TOTAUX.		DÉSIGNATION.	TOTAUX.		DIFFÉRENCES.	
		174	32	<i>Nom de l'élève.</i>	1967		1792	68
		100		Alf. Moore.	174	32	74	32
1934	50	3971	68	Caisse.	2037	18		
328		763		Avoine (en magasin, \$115).	435			
		172		Th. Brown.	492		320	
510	12	647	50	R. Lasalle	137	38		
324		1169		Blé (en magasin, \$400).	845			
		395		Geo. Marceau.	1237	12	842	12
193	37	193	37	Frais généraux.				
		1200		Mais.	1267	50	67	50
217	25	349	50	E. Mousseau.	132	25		
		111	38	P. Maurice.	522		410	62
3507	24	9246	75		9246	75	3507	24

J. AHERN.

HISTOIRE DU CANADA ET DES ETATS-UNIS

Dans notre prochaine livraison nous commencerons une série de leçons *concentriques* sur l'histoire du Canada et celle des États-Unis.

GÉOGRAPHIE

PREMIÈRE LEÇON.—LA CARTE D'UN VILLAGE

1. *Le village.*—Montons sur une colline élevée qui se trouve juste au-dessus d'un village. Arrivés sur le bord de la colline, si nous regardons en

bas, nous voyons au-dessous de nous le village et ses environs. C'est ce que représente la figure.

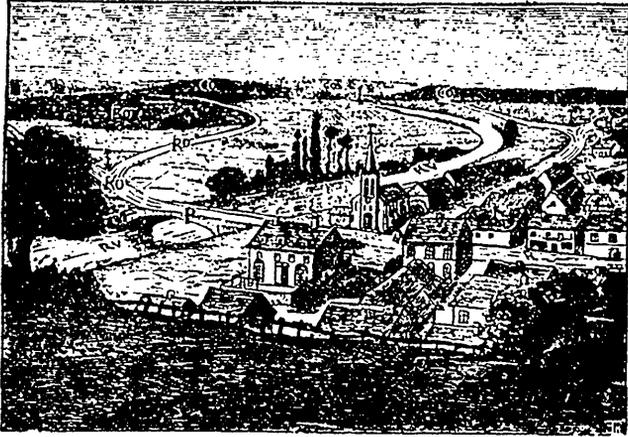


Fig.—Un village vu du haut d'une colline.

Nous distinguons le clocher de l'église C ; les rues du village R ; la maison de l'école E ; la rivière RV ; le pont P ; les chemins C H et les routes R O, qui partent du village pour se diriger vers les villages voisins ; enfin, les coteaux C O et les bois B O qui sont de l'autre côté de la rivière.

A. SEIGNETTE.

SCIENCES USUELLES

L'HOMME

1ÈRE LEÇON.—COMMENT ON DIGÈRE

1.—*Il est nécessaire de manger et de boire.*—Nous savons tous que nous avons *faim* et *soif* quand nous n'avons pas mangé ou bu depuis longtemps. La *faim* et la *soif* nous préviennent qu'il est nécessaire de manger ou de boire pour continuer à vivre.

2. *Digestion.*—Quand nous mangeons un morceau de pain ou de viande, ce morceau est changé en une sorte de bouillie qui va nourrir ensuite tout le corps. On dit qu'on *digère* le morceau de viande ou le morceau de pain.

Voyons comment se fait la *digestion*, c'est-à-dire ce changement des morceaux mis dans la bouche en une sorte de bouillie qui va nourrir notre corps.

3. *Comment on mâche et comment on avale.*—Prenons un morceau de pain ; nous le mettons dans notre bouche, en le plaçant entre nos **DENTS**. Pour le mâcher, nous abaissons et nous relevons la mâchoire inférieure, et en même temps nous la mouillons avec de la *salive*.

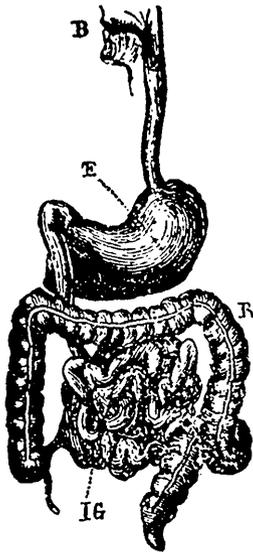


Fig.—Parties du corps qui servent à digérer : B, bouche ; E, estomac ; IG, R, intestin.

Le morceau de pain, coupé et écrasé par les dents, mouillé par la salive, forme bientôt une boulette molle. Avec la langue nous repoussons cette boulette vers le fond de la bouche où se trouve une ouverture, par où elle passe. On a ainsi *avalé* le morceau de pain.

4. *L'estomac*.—Il ne suffit pas que la boulette de pain soit avalée pour qu'elle soit complètement digérée. Une fois sortie par le fond de la bouche, la boulette entre dans un long tube qui traverse la poitrine et arrive dans une grande poche (E, fig.) appelée *estomac*.

Dans l'estomac la bouchée que nous avons avalée se transforme tout à fait en une sorte de bouillie pâteuse dont une partie filtre à travers les parois de l'estomac et pénètre ainsi dans notre corps.

5. *L'intestin*.—Mais tout ce qui vient du morceau de pain n'est pas encore complètement digéré. Le reste de cette bouillie qui était dans l'estomac arrive alors dans un long tube replié un grand nombre de fois sur lui-même et qu'on appelle *l'intestin* (IG, R.)

Dans *l'intestin*, le reste de la bouillie filtre peu à peu à travers les parois et pénètre aussi dans le corps. Le morceau de pain est complètement digéré. (1)

(D'après l'*Ecole moderne*).

VARIÉTÉ

LE PATER

Drame en un acte, en vers

PERSONNAGES

DISTRIBUTION DES ROLES

A la comédie française

MADemoiselle ROSE.....	MME TESSANDIER
LE CURÉ.....	M. GOT
JACQUES LEROUX.....	M. LAROCHE
UN OFFICIER.....	M. LEITNER
ZÉLIE.....	MME PAULINE GRANGER
LA VOISINE.....	Mlle HADAMAR
SOLDATS.....

A Belleville, Mai 1871.

Une chambre, au rez-de-chaussée, avec une porte et deux fenêtres au fond, donnant sur un petit jardin ensoleillé, plein de rosiers en fleur. Au delà du jardin, qui est clos par un mur bas et dont la grille est ouverte, on aperçoit une ruelle de banlieue et quelques

(1) On enseigne les sciences usuelles, à l'école primaire, sous forme de leçons de choses. Voir à ce sujet : *Recueil de Leçons de choses*, par J.-B. Cloutier.

hautes cheminées d'usines. L'ameublement de la chambre est des plus simples, presque rustique. Un dressoir de campagne, une table ronde, chaises et fauteuils de paille. A gauche, une cheminée, surmontée d'une statue de la Vierge en plâtre peint. A droite, un bureau à cylindre et une bibliothèque d'acajou, remplie de volumes brochés. Sur les murailles, un grand crucifix d'ivoire et deux tableaux de sainteté. Portes à droite et à gauche.

—

SCENE PREMIERE

—

ZÉLIE, LA VOISINE

(Au lever du rideau, Zélie, vieille servante en bonnet de paysanne, est assise sur une chaise, dans une attitude accablée. Auprès d'elle se tient debout la Voisine, jeune femme des faubourgs de Paris, en cheveux, portant un panier à provisions.)

LA VOISINE

Donc, c'est certain ! Ils l'ont fusillé, les bandits ?

(Zélie fait un signe de tête affirmatif).

C'est sûr, tout à fait sûr ?

ZÉLIE

Puisque je vous le dis.....

Rue Haxo, là, tout près, avec les autres prêtres,
 Avant-hier, quand ces gueux étaient encore les maîtres
 Du quartier... Un voisin l'a vu, bien vu... l'abbé,
 Pour bénir, a levé la main, puis est tombé.
 Sa sœur et moi, nous n'en savons pas davantage.
 Mais c'est sûr. Quand ils l'ont arrêté comme otage,
 Nous disions, elle et moi : Bah ! nous le reverrons.
 Car il était aimé dans tous les environs.
 Si bon, si charitable ! Un saint !... Ah ; les canailles !

(On entend le bruit d'un feu de peloton).

LA VOISINE, tressaillant

Mon Dieu !

ZÉLIE, se levant

Bien ! Vengez-vous, vous les gars de Versailles !
 Tuez ! massacrez tout. Ce sera pain bénit.

LA VOISINE

Mère Zélie !... Oui, c'est des gredins qu'on punit...
 Il paraît cependant que c'est une tuerie,
 A présent..... Le ruisseau derrière la mairie
 Du vingtième, hier soir, était rouge de sang...
 Ah ! cela fait frémir !... Et, plus d'un innocent...

ZÉLIE

Un innocent ? Qui donc l'était plus que mon maître,
 Le pauvre abbé Morel ? Un cœur d'or ! Un vrai prêtre !
 Et n'ayant jamais rien à lui, toujours donnant !...
 Le tuer ! On est donc des tigres maintenant.
 Moi, je n'y connais rien, je suis de la campagne.
 Mais vos Parisiens, c'est tous des gens à baigne.
 Ça n'a pas de raison plus que les animaux.
 Pour la Commune, quoi ? des bêtises, des mots.
 Voilà qu'on se massacre et qu'on prend des otages,
 Comme chez les brigands, comme chez les sauvages,
 Et qu'on tue un brave homme, un pauvre malheureux,
 Qui, pour ses charités, pendant ce siège affreux,
 Avait presque vendu sa dernière chemise.
 Voisine, la douceur n'est vraiment plus permise.
 Ce peuple d'assassins doit être châtié.
 Pas de pitié pour ceux qui furent sans pitié !

LA VOISINE

Au fait. Tous ces brigands ! Ce n'est pas grand dommage...
 Le pauvre cher abbé !... L'hiver du grand chômage,
 Chez les plus malheureux, qui le bénissaient tous,
 Il arrivait avec sa pièce de cent sous,
 Tué ! Fusillé ! Mort !... L'épouvantable chose !
 Mais—j'y pense—sa sœur, mademoiselle Rose,
 Qui l'aimait tant ?... Non, ça doit être un désespoir !

ZÉLIE

Voisine, ce n'est rien de le dire, il faut voir.
 D'abord elle a resté sans dire une parole.
 Ça faisait peur. J'ai cru qu'elle devenait folle.
 Et puis, ont éclaté des hurlements, des cris,
 Des malédictions sur ces gueux de Paris !...
 Et répétant toujours : " Ah ! l'horreur ! l'infamie !... "
 C'est effrayant !... Enfin, elle s'est endormie
 De fatigue, dans son grand fauteuil.

(Montrant la porte de gauche)

Là-dedans....

Mais tout à l'heure, en rêve, elle grinçait des dents....
 Et j'attends son réveil.

LA VOISINE

La pauvre demoiselle !

ZÉLIE

Voilà plus de quinze ans, moi que je suis chez elle.
 Les parents, des bourgeois à moitié paysans,
 Étaient morts depuis peu. Le frère avait douze ans,
 La sœur vingt, mais déjà c'était un cœur de mère.
 L'orphelin revenait de l'école primaire
 Avec la croix, toujours... Et doux, obéissant. . . .
 Aussi mademoiselle était fière en disant
 Que son Jean n'était pas un enfant ordinaire.
 On le mit, à la ville, au petit séminaire.
 Il obtint tous les prix, fut toujours le premier.
 C'est alors qu'un de leurs cousins, riche fermier,
 Voulut épouser Rose. Elle était si gentille.
 Mais elle avait juré qu'elle resterait fille
 Et refusa donnant son frère pour raison.
 " Quand il sera curé, je tiendrai sa maison,"
 Disait-elle ; et, tenant la parole donnée,
 Elle a toujours vécu pour lui, la sœur aînée.
 On n'avait jamais vu deux êtres s'aimer tant. . . .
 Et dire qu'il est mort, qu'ils l'ont tué, pourtant,
 Que c'est vrai ! Quelle horreur, cette guerre civile !
 Moi, quand il l'ont nommé vicaire à Belleville,
 Dans cet affreux faubourg de va-nu-pieds, vraiment,
 J'ai murmuré, j'avais comme un pressentiment.
 Mais la maîtresse alors m'a dit, presque sévère :
 " Tant mieux. Mon frère aura beaucoup de bien à faire."
 Elle s'est rappelé ce mot, la pauvre sœur !

(Elle éclate en sanglots).

Ah ! Jésus-Maria ! Quel malheur ! Quel malheur !

LA VOISINE

Où, pour sûr, qu'on n'a vu jamais chose pareille.
(La voix de Mlle Rose, dans sa chambre, à gauche).
 Zélie !

LA VOISINE

Entendez-vous ?

ZÉLIE

Voisine, elle s'éveille.
 Excusez-moi, mais il vaut mieux vous en aller.
 Car elle se mettrait encore à vous parler,
 A gémir. . . . Et vraiment, là, je crains la folie.

LA VOISINE

Bien, bien, je reviendrai. Bonsoir, mère Zélie.
(La Voisine sort).

FRANÇOIS COPPÉE.

(à suivre)

LE CABINET DE L'INSTITUTEUR

LA FORCE DU CARACTÈRE

Nous avons conservé la bravoure, cette vieille tradition du sang français, et nos armes ont naguère réveillé dans le monde, après quarante ans de paix, cette antique persuasion que la France est un peuple soldat (1). Mais la bravoure n'exige qu'une ardeur devant le péril, un mépris de la mort conçu dans un élan et plutôt un héroïque oubli de la raison qu'une appréciation calme du devoir. Le plus valeureux capitaine peut n'être qu'une femme le lendemain d'une victoire, et ses cicatrices ne couvrir qu'un caractère débile et sans portée. Le caractère est l'énergie sourde et constante de la volonté, je ne sais quoi d'inébranlable dans les desseins, de plus inébranlable encore dans la fidélité à soi-même, à ses convictions, à ses amitiés, à ses vertus, une force intime qui jaillit de la personne et inspire à tous cette certitude que nous appelons la sécurité. On peut avoir de l'esprit, de la science, même du génie, et ne pas avoir de caractère. Telle est la France de nos jours. Elle abonde en hommes qui ont tout accepté des mains de la fortune, et qui n'ont cependant rien trahi, parce que pour trahir il faut avoir tenu à quelque chose. Pour eux les événements sont des nuages qui passent, un spectacle et un abri, pas davantage. Ils les subissent sans résistance, après les avoir préparés sans le vouloir, jouets inconséquents d'un passé dont ils ne furent pas maîtres, et d'un avenir qui leur refuse ses secrets (2).

Voilà notre pays ; et il n'est pas difficile d'en pénétrer la cause. Le caractère, qui n'est que la force de la volonté, tient à la force de la raison, et la force de celle-ci tient à la ferme vue des principes de la vie humaine. Là où l'entendement ne discerne que des faits, il ne saurait y avoir de conviction, et où la conviction manque, que reste-il pour appuyer la volonté ? Ce sont les principes qui fortifient, parce qu'ils éclairent ; en dehors d'eux il n'y a plus que des phénomènes, c'est-à-dire des apparences, selon l'admirable énergie du mot, et il est impossible que des apparences, si réelles qu'on se les figure, produisent autre chose dans l'esprit qu'un matérialisme étroit ou un scepticisme décourageant. Ce n'est pas le roc de la matière qui porte l'homme parce que l'homme est un esprit. Or, dès que l'esprit monte vers les principes, dès qu'il n'est plus sensation et imagination, il aborde les contrées où la foi commence, où se forme l'alliance divine de toutes les lumières, de toutes les certitudes, et, par elle, la force des saints, la force des apôtres et des martyrs, la force des magistrats assis sur le siège de la justice, la force des politiques qui gouvernent le monde, la force des écrivains qui lui parlent, et cette autre et sacrée force, la plus nécessaire de toutes, la force de l'homme vulgaire contre les passions de sa nature et les adversités de sa vie. Détruisez l'intime accord de la raison et de la foi dans les profondeurs de l'intelligence : poussez du pied comme de vains songes, les pèlerinages de l'âme au pays de Dieu ; faites cela,

(1) Lacordaire fait ici allusion à la part glorieuse que la France a prise à la guerre de Crimée en 1855.

(2) Hélas ! il nous est pénible d'avouer que ces profondes réflexions s'appliquent, dans une mesure plus restreinte, il est vrai, aussi bien à la Nouvelle qu'à l'Ancienne France.

et étonnez-vous que la vue baisse, que l'éternité s'efface devant le temps, l'infini devant la matière; que l'instinct prenne le pas sur la raison, et que l'homme, débarrassé de ses ancres et de ses mâts, devienne une feuille emportée par les flots. On ne tombe pas sans déchoir.

LACORDAIRE.—(*Lettre à un jeune homme*).

PASTEUR (1)

Né à Dôle (Jura), le 27 décembre 1822, Louis Pasteur était, à dix-huit ans, maître d'études au collège de Besançon. Trois ans après, il entra à l'École normale.



Dernier portrait de M. Pasteur, fait en juin 1895.

Agrégé des sciences physiques en 1846, docteur ès sciences en 1847, professeur de physique au lycée de Dijon en 1848, professeur suppléant de

(1) Cette étude est reproduite des *Petites Lectures* de Paris, 1895.

chimie à la Faculté de Strasbourg en 1849, professeur en titre en 1852, puis, de 1854 à 1857, doyen de la Faculté des sciences de Lille, il revint à Paris prendre la direction des études scientifiques à l'École normale supérieure.

En 1862 il fut nommé professeur de physique et de chimie à l'École des beaux-arts ; en Sorbonne, il professa de 1869 à 1875.

Depuis longtemps, son nom était illustre ; ses grands travaux, ses découvertes d'un si puissant intérêt et d'une application si féconde, lui avaient valu d'éclatants témoignages d'admiration.

Grand-croix de la Légion d'honneur, Pasteur était décoré de plus de trente ordres étrangers.

Avec des élans d'enthousiasme, la reconnaissance populaire allait au savant qui ne cessait de travailler pour le bien de l'humanité. La foule connaissait les résultats de ses études sur les maladies charbonneuses, sur le virus et sur les ferments, les services qu'il avait rendus à notre agriculture, les immenses progrès qu'il avait fait faire à la médecine et à la chirurgie par cette méthode antiseptique dont il a été le véritable promoteur. Le traitement préventif de la rage et la fondation de l'Institut antirabique de la rue Dutot semblèrent avoir mis le comble à sa gloire.

Il s'est éteint le 28 septembre 1895, à Garches, dans la petite maison du parc de Villeneuve-l'Étang que l'État avait mise à sa disposition pour ses études et ses expériences.

Suivant le vœu de sa famille et de ses disciples, il repose sous les beaux arbres de l'Institut qu'il a créé, rue Dutot, et qui portera toujours son nom vénéré.

Le christianisme de Pasteur a déconcerté les écrivains de la presse libre-penseuse. Ils connaissent les doctrines spiritualistes du maître, mais ignorent qu'il pratiquait fidèlement sa religion.

L'illustre savant assistait, il y a deux ans, avec son ami, le curé de Garches, à la distribution des prix des écoles communales.

L'éloquence officielle avait, bien entendu, coulé à flots, et les différents orateurs avaient scrupuleusement respecté ce qu'il est convenu d'appeler la "neutralité."

—Que de peine vous devez éprouver, dit Pasteur au vénérable ecclésiastique, d'avoir assisté à une cérémonie de ce genre, sans y avoir une seule fois entendu prononcer le nom de Dieu ! Je l'éprouve d'ailleurs comme vous, car l'école sans Dieu me paraît être une monstruosité.

Un soir—c'était en 1882—Pasteur se rencontrait avec un jeune médecin, le docteur Coudercau, qui, l'année précédente, avait pris une part active à un congrès international d'athées.

M. Pasteur lui parla de ce congrès et lui demanda s'il était bien sûr que la religion était née de l'ignorance et de la peur.

—Assurément, répondit le docteur Coudercau, à mesure que l'homme s'instruit et que, par la science, il se rassure, il cesse d'être religieux.

—Il y a bien à cela quelques exceptions, répliqua M. Pasteur. Il y a encore des hommes qui ont étudié tous les éléments de la vie et pour qui la vie, dans son origine et dans sa destination, resterait un mystère s'ils avaient consenti à ne recevoir d'autres lumières que celles de leur laboratoire. Ceux-là, à mesure que le domaine de leurs connaissances s'est accru, ont senti

vibrer plus fortement en eux la fibre religieuse. Dieu leur est apparu au sommet de leurs recherches, et ils ont cru.

—Ce qui est inexpliqué aujourd'hui, reprit le docteur Coudereau, sera expliqué plus tard, et vous-même, cher maître, vous y contribuerez.

—Plus tard, répondit M. Pasteur, ne sera peut-être pas de mon temps. Je puis mourir aujourd'hui, et j'ai besoin de savoir aujourd'hui. Voilà pour quoi je crois. *Je crois veut dire : Je sais.*

Lorsqu'il fut reçu, en 1882, membre de l'Académie française, M. Pasteur succédait à Littré. Il avait donc à faire l'éloge de son prédécesseur. Mais, spiritualiste convaincu, il n'hésita point à démontrer l'insuffisance du positivisme dont Littré avait été, avant sa mort chrétienne, le plus ferme soutien. Il lui reprochait de ne pas tenir compte *de la plus importante des notions positives* :

“ Au delà de cette voûte étoilée, qu'y a-t-il ? De nouveaux cieux étoilés. Soit ! Et au delà ? L'esprit humain poussé par une force invincible ne cessera jamais de se demander : Qu'y a-t-il au delà ? Veut-il s'arrêter soit dans le temps, soit dans l'espace ? Comme le point où il s'arrête n'est qu'une grandeur finie, plus grande seulement que toutes celles qui l'ont précédée, à peine commence-t-il à l'envisager que revient l'implacable question et toujours, sans qu'il puisse faire taire sa curiosité. Il ne sert de rien de répondre : Au delà sont des espaces, des temps ou des grandeurs sans limites. Nul ne comprend ces paroles. Celui qui proclame l'existence de l'infini, et personne ne peut y échapper, accumule dans cette affirmation plus de surnaturel qu'il n'y en a dans tous les miracles de toutes les religions ; car la notion de l'infini a ce double caractère de s'imposer et d'être incompréhensible. Quand cette notion s'empare de l'entendement, il n'y a plus qu'à se prosterner. Encore, à ce moment de poignantes angoisses, il faut demander grâce à sa raison ; tous les ressorts de la vie intellectuelle menacent de se détendre ; on se sent près d'être saisi par la sublime folie de Pascal. Cette notion primitive et primordiale, le positivisme l'écarte gratuitement, elle et toutes ses conséquences dans la vie des sociétés.

“ La notion de l'infini dans le monde, j'en vois partout l'inévitable expression. Par elle, le surnaturel est au fond de tous les cœurs. L'idée de Dieu est une forme de l'idée de l'infini.”

Dans ce même discours de réception, Pasteur rapporte l'anecdote suivante sur Faraday :

“ On raconte que l'illustre physicien anglais Faraday, dans les leçons qu'il faisait à l'Institution royale de Londres, ne prononçait jamais le nom de Dieu, quoiqu'il fût profondément religieux. Un jour, par exception, ce nom lui échappa, et tout à coup se manifesta un mouvement d'approbation sympathique. Faraday, s'en apercevant, interrompit sa leçon par ces paroles : “ Je viens de vous surprendre en prononçant ici le nom de Dieu. Si cela ne m'est pas encore arrivé, c'est que je suis, dans ces leçons, un représentant de la science expérimentale. Mais la notion et le respect de Dieu arrivent à mon esprit par des voies aussi sûres que celles qui nous conduisent à des vérités de l'ordre physique.”

C'est dans l'après-midi du vendredi 27 septembre que M. le curé de Garches fut mandé par la famille près de M. Pasteur, dont l'état devenait de plus en plus alarmant.

Déjà, au mois d'avril dernier, époque des fêtes pascales,—ce détail a été

fourni par Mme Pasteur,—M. Pasteur avait fait ses Pâques. M. l'abbé Richard fut donc introduit, au milieu du respect de tout l'entourage, dans la chambre du malade, vraie cellule monastique.

Pendant qu'il traçait les onctions saintes, le malade essaya de remuer ses mains dans un geste de prière, montrant par là qu'ils s'unissait aux rites du sacrement.

Quelques heures après arrivait à Garches le R. P. Boulanger, de l'ordre de Saint-Dominique, confesseur du savant, lequel le reconnut très bien et répondit à ses interrogations très nettement : " Oui, mon Père. "

C'est le samedi soir, vers cinq heures, que cette belle âme, munie de la force des sacrements, et qui s'était gardée sauve des exaltations malsaines et impies de l'orgueil, prit son vol vers Dieu !

Voici un trait qui nous a été donné par M. le curé de Garches :

Dans une de ces dernières années, le premier jour de l'an, M. Pasteur recevait les hommages de toutes les sommités scientifiques accourues chez lui ; Mme Pasteur apparaît, une dépêche ouverte à la main : " C'est, dit-elle, le Saint-Père qui t'envoie sa bénédiction pour l'année qui commence. "

Aussitôt le savant interrompit toute conversation : son visage prit une expression d'heureux attendrissement et deux grosses larmes tombèrent sur le papier qu'il tenait entre ses mains.

NOBLE CONDUITE DE SIR H. LAFONTAINE

Sous l'administration de Sir Charles Bagot, en 1842, le portefeuille de Procureur-général fut offert à Sir H. Lafontaine par le premier ministre Draper. Lafontaine *refusa net* cette offre alléchante parce que le ministère Draper ne voulait pas rétablir officiellement l'usage de la langue française dans les Chambres.

Au début de la session de 1842, M. Lafontaine prononça un discours rempli de dignité. M. Dunn lui avait demandé de parler en anglais, il répondit ainsi :

" L'honorable membre, qu'on nous a souvent représenté comme ami de la population française, a-t-il oublié que j'appartiens à cette origine si horriblement maltraitée par l'acte d'Union ? Si c'était le cas, je le regretterais beaucoup. Il me demande de prononcer dans une autre langue que ma langue maternelle, le premier discours que j'ai à prononcer dans cette chambre ! Je me défie de mes forcés à parler la langue anglaise. Mais je dois informer l'honorable membre, les autres honorables membres et le public du sentiment de justice auquel je ne crains pas d'en appeler, que quand même la connaissance de la langue anglaise me serait aussi familière que celle de la langue française je n'en ferais pas moins mon premier discours dans la langue de mes compatriotes Canadiens-Français, ne fût-ce que pour protester solennellement contre cette cruelle injustice de cette partie de l'acte d'Union qui tend à proscrire la langue maternelle d'une moitié de la population du Canada. Je le dois à mes compatriotes, je le dois à moi-même. "

LE NORD DE LA PROVINCE DE QUÉBEC (1)

L'immense et superbe Nord, espoir, grandeur, force et gloire future de notre patrie, n'apparaissait encore en ces temps-là (2) qu'à travers un immense voile de brouillards, comme la région du mystère et de l'impénétrable. On se le figurait à peu près de même qu'on se figure aujourd'hui les côtes les plus lointaines du Labrador, où les Esquimaux s'élancent à la poursuite des phoques et des ours blancs, sur des champs de glace éternels. Et moi aussi, comme tant d'autres, à cette époque encore si récente, je croyais que tout le Nord, à partir du 49e degré, plus ou moins en deçà ou au delà, n'était qu'une vaste contrée inhabitable, inculte, livrée à une solitude farouche et à un silence sans fin. Je croyais que le domaine utilisable de l'homme finissait à la latitude des lacs que forme en s'élargissant l'Outaouais supérieur, ou tout au moins à la ligne de faite qui sépare les eaux du Saint-Laurent de celles de la baie d'Hudson ; et quand, parfois, mon imagination se portait vers ces lointaines, profondes et vagues étendues, toujours ignorées, et qui semblaient attendre le premier regard de l'homme, je m'y plongeais ainsi que dans un rêve, et mon esprit s'emplissait de visions fantastiques, grandioses, et j'oserai dire prophétiques. Oh ! c'est que rien n'est aussi terrifiamment grand que cette large et puissante assise du continent américain, qui forme notre empire à nous, habitants du Dominion. Le monde finit là où s'arrête ce prodigieux et formidable domaine. Nous allons jusqu'aux extrémités de la terre connue ; au delà, le globe, étouffant sous l'étreinte des glaces éternelles, ne donne plus signe de vie que par des convulsions. Il secoue tous les ans l'épaisse muraille qui l'enveloppe, avec des craquements effroyables dont au loin la terre gémit. Les rivages hérissés, formés d'énormes entassements, s'ébranlent et les banquettes qui les encombraient de la base au faite, surprises par ce choc, s'entreouvrent en découvrant des abîmes, se disloquent avec un bruit qui couvrirait la voix de la foudre, et s'engouffrent de tout leur poids dans le sombre Océan. Des montagnes de vagues, lancées dans les cieux par cette terrible chute, s'entre-choquent en faisant jaillir des milliers d'étincelles qui illuminent l'abîme béant, puis vont s'abattre sur les rochers, sur les falaises et sur les pics qui bordent toute la rive, comme ces énormes ras de marées du Pacifique qu'un tremblement de terre précipite sur les rivages de l'Ouest américain, et qui engloutissent dans leur débordement furieux jusqu'aux campagnes les plus lointaines.

Je viens d'aborder, dans les lignes qui précèdent, le sujet de la colonisation et plus particulièrement de l'établissement de la partie septentrionale de notre pays. Ne serait-on pas porté à croire, après tant de discours débités et de pages écrites sur la matière, que c'est là ramener une chose banale, fastidieuse, fourbir à neuf un thème usé qui a longtemps été la formule la plus commode et la plus en usage du charlatanisme et de la spéculation politique ?

(1) A notre demande, M. Buies devait publier dans la présente livraison de *l'Enseignement primaire*, un article intitulé : *La province de Québec à vol d'oiseau au point de vue géographique*, article où l'auteur s'appliquerait à faire connaître nos vastes régions de colonisation. Une grave indisposition a empêché M. Buies de faire son travail. Ce sera pour le mois prochain. Nous nous proposons de remettre devant le public les grandes idées du curé Labelle. En attendant, avec la bienveillante permission de l'auteur, nous reproduisons une très jolie page de *l'Outaouais Supérieur*. — LE RÉDACTEUR-EN-CHEF.

(2) Il y a une trentaine d'années.

Combien de fois même n'a-t-on pas fait servir cette cause nationale, sacrée, à couvrir toutes sortes d'opérations louches, de détournements des fonds publics au profit de localités, de partisans, de simples fautoches, d'êtres imaginaires dont les noms servaient à masquer de coupables manœuvres ? Et cependant, c'est là la question par excellence, celle qui, si elle eût été bien comprise, honnêtement et pratiquement développée dans le domaine des faits, aurait, à l'heure qu'il est, peut-être porté au double le chiffre de la population franco-canadienne.

La colonisation, j'y insiste, est l'œuvre par excellence, l'œuvre vitale, et elle seule peut nous assurer une prospérité normale, solide et durable. En elle est, en effet, le fondement de notre édifice national. L'établissement de nos régions les plus favorisées est la base même de notre développement. C'est uniquement par l'expansion de notre race que nous arriverons à poser sur le sol de l'Amérique un pied ferme, et à l'y maintenir en dépit de tous les assauts. Il faut que le petit peuple franco-canadien s'accroisse et se fortifie sur son propre sol, s'il veut faire une concurrence au moins égale, sinon, victorieuse, aux races scandinave, teutonne et anglo-saxonne qui débordent à flots pressés sur le continent américain. Il le faut, parce que ces races nous sont pour le moins antipathiques, sinon hostiles à des degrés divers, et parce que rien ne leur conviendrait si bien que notre disparition. Il faut coloniser, nous répandre comme une marée montante dans l'est de l'Amérique britannique, afin de contre-balancer l'Ouest colossal où se déverse déjà l'élément anglais de nos cantons ruraux et une grande partie de celui d'Ontario même. Il le faut, autant dans l'intérêt de la religion que dans celui de la nationalité, deux choses qui n'en font qu'une pour le Canadien-Français, comme l'image dédoublée d'un même objet, comme la moitié par égard au tout, comme deux éléments essentiels l'un à l'autre. Toute considération doit s'incliner devant la question de race ; tout intérêt majeur, oserons-nous dire, toute industrie, si vaste et si précieuse qu'elle soit, doit lui céder le pas.

On ne saurait croire les efforts constants et acharnés qui se font pour noyer les Canadiens-Français, partout où ils essaient de pénétrer en dehors de la province de Québec. Les appels réitérés aux émigrants scandinaves et teutons, la transplantation active de ces étrangers sur le sol du Dominion n'ont pas d'autre cause ni d'autre objet. De là cette avalanche des Européens septentrionaux, gens qui peuvent braver l'inclémence du climat et les rigueurs de la vie du Nord avec presque autant de succès que nous. De là ces colonies suédoises, norvégiennes et finlandaises qui ont été dirigées de plus en plus vers le Manitoba et le Nord-Ouest, et que l'on destine sans aucun doute à servir de barrière à l'élément canadien-français qui voudrait s'acheminer, d'un côté vers la vallée de la Saskatchewan, de l'autre vers la Baie d'Inudson, deux directions différentes auxquelles conduit seule la route de l'Outaouais supérieur.

A. BUIES.

A TRAVERS LES BEAUX-ARTS

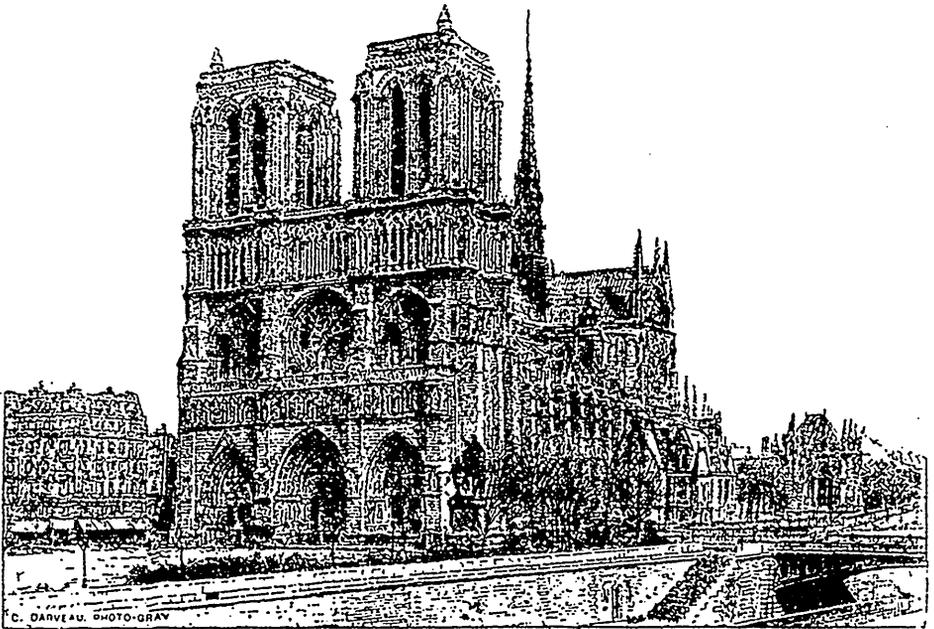
(Tous droits strictement réservés)

VI

ARCHITECTURE GOTHIQUE

Le gothique, dont l'ogive est le caractère, c'est l'expression la plus parfaite de l'art chrétien, "c'est l'âme chrétienne traduite en pierre."

L'église gothique produit l'impression d'une grandeur infinie. Ici plus de cintre, partout le double arc gothique. L'ogive a délivré l'architecture du plein cintre roman qui condamnait les ouvertures à rester courtes et les voûtes à rester basses. L'ogive, c'est le triomphe de la hauteur sur la largeur, "c'est par excellence la forme élancée, élégante et fière." Avec elle on a obtenu l'exhaussement presque indéfini des voûtes, qui semblent comme la prière s'élever jusqu'au ciel.



NOTRE-DAME DE PARIS

Suivant un critique judicieux, voici les traits les plus saillants du gothique : "L'unité résulte du respect des grandes lignes verticales et horizontales dans lesquelles se fondent et se perdent tous les ornements et tous les détails. La

variété résulte des couvertures qui forment les galeries à jour et les riches ornements sculptés. L'idée de la *puissance* est éveillée par les dimensions extraordinaires du monument, par l'élévation des voûtes, dont l'audace provoque une terreur religieuse bien différente du sentiment de calme et de sécurité que procurent les monuments grecs et romains. La *beauté* résulte de la grandeur et de l'audace propre à ces efforts de l'homme pour offrir à Dieu une demeure digne de lui."

L'architecture gothique, que l'on pourrait aussi appeler *architecture française*, puisque le bassin de la Seine fut son berceau, est née au onzième siècle, conquit toute la France au douzième, et au treizième siècle pénétra en Allemagne et en Italie. Les principaux chefs-d'œuvre de cette architecture sont : les cathédrales de Reims, de Chartres, de Strasbourg, Notre-Dame de Paris, et la Sainte-Chapelle à Paris.

C.-J. MAGNAN.

(à suivre)

AU COIN DU FEU

LECTURES EN FAMILLE

LE COIN DU FEU

Oh ! lorsque la pluie glaciale à petit bruit tombe des cieux gris, qu'il est doux d'être au coin de son feu, à tenir des pincettes, à faire des bluettes ! Les bluettes sont si jolies ; ce sont les fleurs de la cheminée. Ce sont mille idéales figures de braise qui vont, qui viennent, qui disparaissent, tantôt anges gardiens, tantôt démons cornus, enfants, vieilles ; papillons, chiens, moineaux ; on voit de tout sous les tisons. Remarquez les tisons, et vous conviendrez qu'il y a là de belles, d'esquises choses, et qu'à moins d'être aveugle on ne peut pas s'ennuyer près du feu. Ecoutez surtout le sifflement qui sort parfois de dessous la braise comme une voix qui prélude. Rien n'est plus harmonieux et plus pur. On dirait que c'est quelque tout petit esprit du feu qui passe en chantant.

EUGÉNIE DE GUÉRIN.

L'IMMACULÉE CONCEPTION

Homme, qui que tu sois, regarde Ève et Marie,
Et, comparant ta mère à celle du Sauveur,
Vois laquelle des deux en est la plus chérie,
Et du Père éternel gagne mieux la faveur.

L'une à peine respire, et la voilà rebelle,
L'autre en obéissance est sans comparaison ;
L'une nous fait bannir, par l'autre on nous rappelle ;
L'une apporte le mal, l'autre la guérison.

L'une attire sur nous la nuit et la tempête,
Et l'autre rend le calme et le jour aux mortels ;
L'une cède au serpent, l'autre en brise la tête,
Met à bas son empire et détruit ses autels.

L'une a toute sa race au démon asservie,
L'autre rompt l'esclavage où furent ses aïeux ;
Par l'une vient la mort, et par l'autre la vie ;
L'une ouvre les enfers, et l'autre ouvre les cieux.

Cette Ève, cependant, qui nous engage aux flammes,
Au point qu'elle est formée est sans corruption,
Et la Vierge, bânée entre toutes les femmes,
Serait-elle moins pure en sa conception ?

Non, non, n'en croyez rien, et tous, tant que nous sommes
Publiant le contraire à toute heure, en tout lieu,
Ce que Dieu donne bien à la mère des hommes,
Ne le refusons pas à la mère de Dieu.

CORNEILLE (1633).

LES VIEILLARDS

Respect aux blancs vieillards, à ceux que courbe l'âge !
Enfants, respect, amour surtout aux vieux parents !
Oh ! saluez en eux de Dieu l'auguste image
Comme ils vous ont guidés, guidez leurs pas tremblants !
Ils n'ont que peu de jours à passer sur la terre ;
Ils vous ont tant chéris, rendez ces jours plus doux.
Ecoutez, recueillis, leur voix sereine, austère,
Et, devant leur sagesse, enfants, inclinez vous !
Bienheureux le foyer, heureuses les familles
Qui possèdent longtemps les bien-aimés vieillards,
C'est que Dieu les bénit !... Garçons et jeunes filles,
C'est qu'il laisse sur vous tomber ses saints regards.



LE FILS DU CULTIVATEUR DEVENU MONSIEUR, REVENANT DU COLLÈGE DANS SA FAMILLE

Un cultivateur est riche, il vit dans une complète aisance, il pourrait transmettre tout cela à son fils et l'augmenter encore. Le fils ne demande pas mieux ; il sent que c'est sa vocation, qu'il sera heureux, mais il a compté sans l'orgueil des parents ; on l'arrache, le petit malheureux, à sa famille, à cette aisance, au bon air des champs ; on le jette pour huit ou dix ans dans l'une de ces prisons qu'on appelle collèges ; il faudra qu'il soit notaire, avoué

avocat, commissaire-priseur, comme si on manquait de ces gens-là, comme si le besoin s'en faisait sentir. Les classes finies, on se saigne aux quatre membres pour lui faire étudier la médecine ou le droit, mais le pauvre jeune homme ennuyé, lancé au milieu des séductions, s'amuse beaucoup et n'étudie guère. Il a deviné la béate crédulité de ses parents et leur insatiable orgueil. Il se sert de tout cela pour épuiser leur bourse : envoyez-moi cent francs, je passe un examen ; envoyez-moi deux cents francs, je viens d'acheter beaucoup de livres ; envoyez-moi trois cents francs, j'ai fait de grandes connaissances, je suis reçu chez le préfet ; on m'a présenté à un ambassadeur, il faut que je renouvelle ma toilette. Inutile de dire que le plus souvent, livres, examen et ambassadeur sont fantastiques. Tout le monde sait les moyens que les étudiants emploient pour exploiter la bourse paternelle. Les camarades savent bientôt qu'elle est l'origine du nouveau débarqué, et quand il y a espérance que son père sera un vrai pigeon à plumer, il est bientôt entouré d'amis. L'habitant des villes s'étonne qu'il puisse y avoir dans les campagnes des gens doués d'une aussi robuste crédulité, et assez imprudents pour lancer dans la liberté et les séductions citadines un jeune homme simple, sans expérience, avec de l'argent dans sa bourse. Inutile de dire que les études sont insignifiantes, et que souvent de tant de dépenses, il ne résulte qu'un pauvre médecin, un avocat sans causes ou un grand inutile.

Ce qu'il y a de plus triste, c'est que l'on fait quelquefois tous ces sacrifices au détriment des autres enfants ; on s'attache à l'un d'eux, celui-là aura tout. C'esera un monsieur, tandis que les autres seront des paysans ; on ne sait pas combien cela les blesse, et quelle responsabilité les parents assument sur leur tête.

Un cultivateur avait placé son fils aîné, Léon, dans un des principaux pensionnats de Paris. Pour subvenir aux frais qu'il s'était imposés, il eut recours aux économies, aux privations de toute nature. La nourriture devint plus frugale qu'elle ne l'avait jamais été ; la viande fut congédiée de la table, pour n'y reparaître momentanément qu'aux grands jours, et le fils cadet, Adolphe, à peine âgé de quatorze ans, dut se livrer à de rudes labeurs pour remplacer, autant que possible, un garçon de ferme qu'on avait renvoyé.

Jusqu'à cette année, M. Léon n'avait que difficilement mordu au gâteau préparé, pour les conscrits universitaires, par Lhoimond, Noël, Planche et *tutti quanti*, avec le miel attique et la fleur du froment romain ; mais en dernier lieu, un professeur plus habile trouva moyen de presser le grand ressort de son intelligence, et dernièrement le jeune garçon, qui avait obtenu deux prix et plusieurs accessits, rentra, sous la conduite d'un parent, à la maison paternelle, le front chargé de couronnes.

C'était un beau jour de fête pour le cultivateur. Pour faire les préparatifs du repas auquel devaient être invitées les notabilités du village, on s'était levé avant le jour, et Adolphe avait dû redoubler d'activité, afin d'accomplir en peu de temps ses rudes et grossiers labeurs quotidiens. Quand, revenu des champs avec les vaches, il rentra dans la ferme vêtu d'un bourgeron, d'un pantalon de travail, coiffé d'un bonnet de coton bleu, et chaussé de gros sabots, il trouva son frère en élégant costume de collégien, au milieu des voisins et des voisines qui l'adulaient et s'extasiaient à chacune de ses paroles. Comme il s'approchait pour l'embrasser, M. Léon se détourna en s'écriant dédaigneusement : "Ah ! mon cher, comme tu sens la bouse de vache !" Et tout le monde de rire. Adolphe, confus, se retira et disparut sans qu'on fit attention à lui.

A l'heure du repas on se mit à table, lorsque quelqu'un fit l'observation qu'on n'avait pas vu le frère de M. Léon. " C'est vrai, dit le cultivateur ; il sait pourtant bien que c'est le moment de dîner, et qu'il faut qu'il soit là pour nous servir." On l'appela, on le chercha de tous côtés ; mais ce fut sans succès. Enfin, près du puits qui se trouve à fleur de terre du jardin, on trouva les sabots d'Adolphe. Aussitôt le père, saisi d'un funeste pressentiment, se pencha sur l'orifice, et aperçut au fond une forme humaine qu'il reconnut pour celle de son fils. Il s'empessa de se faire descendre dans le puits, mais il ne ramena qu'un cadavre.

L'abbé MULLOIS.

COMMENT ÉLEVER LES ENFANTS

LA DIGNITÉ ET LA FERMETÉ DU CARACTÈRE

L'éducation a pour but d'élever l'enfant dans tout le sens du mot : c'est-à-dire de développer en lui les qualités morales qui le préserveront, soit des abaissements volontaires, soit des sujétions extérieures qu'il ne doit pas subir. Sans doute, dans l'éducation, l'intelligence a ses droits ; elle demande à grandir, à s'élever pour parvenir à ces hauteurs d'où la vérité se découvre dans de vastes horizons ; mais le caractère, lui aussi, a des droits et des besoins, et il nous est permis de nous demander si, ayant dans la destinée des hommes une importance plus décisive peut-être que l'intelligence elle-même, il ne peut pas viser à honorer, à servir l'humanité, en un mot à accomplir sa mission, avec un égal succès ?

Il y a entre les deux, nous en convenons, une certaine solidarité ; nous n'admettons pas facilement qu'une haute intelligence soit alliée à un caractère bas ; tout au moins nous reconnaissons qu'un grand esprit a plus de facilité qu'un autre à former ou à devenir un cœur grand et ferme ; mais n'y a-t-il pas nécessité d'agir directement, plus directement peut-être qu'on ne le fait, sur la formation de ce qui s'appelle *la volonté* ?

L'enfant sera bientôt le citoyen, et le citoyen a plus besoin encore d'avoir appris à vouloir énergiquement ce qui l'honore que d'avoir acquis la science proprement dite qui l'éclaire. L'homme moral mérite plus de soin que l'homme intellectuel, et quand même nous n'avons pas le droit d'envisager la question à un point de vue aussi étendu, puisque notre sujet la restreint forcément, nous croyons néanmoins n'en pas sortir en signalant aux instituteurs de la jeunesse la nécessité de faire de leurs élèves des hommes plus encore que des savants.

Une des conditions essentielles, c'est de développer en eux la dignité et la fermeté, qualités précieuses, sans lesquelles il n'y a aucune élévation possible pour le caractère.

Parmi les prérogatives les plus honorables de l'homme, nous devons indiquer celle de se déterminer librement, de ne dépendre en cela absolument que de lui-même, d'avoir en lui-même enfin un sanctuaire que nul ne peut violer : la volonté. Aucune action extérieure ne peut arriver à faire vouloir l'homme malgré lui : la violence matérielle, les obsessions intellectuelles peuvent

l'amener à vouloir ce qu'il ne *voulait* pas, mais non à vouloir ce qu'il ne *veut* pas. L'homme est libre, et c'est une de ses gloires ; en cela il a reçu de son Créateur une marque de déférence dont il doit apprécier la portée, un trait de ressemblance divine qu'il doit respecter.

Or c'est précisément dans la pleine intelligence et dans la pratique régulière de cette liberté que se trouve la perfection de l'homme moral ; car celui qui comprend la liberté ne mettra jamais son honneur à vouloir une chose basse et immorale ; et celui qui sait la conserver sera incapable de faiblir quand il faudra accomplir le devoir qu'il connaît. La dignité lui apprend à respecter en lui-même et à faire respecter le droit de faire sa volonté ; la fermeté le soutient dans l'exercice de ce droit. La connexité est évidente entre ces deux points, et c'est pour cela qu'on a pu présenter ensemble ces deux qualités à acquérir par l'éducation : la dignité et la fermeté.—Sans fermeté, la dignité n'est qu'une théorie inappliquée, théorie toujours belle et respectable sans doute ; mais enfin simple théorie qui laisse regretter son inutilité. C'est une noble épée dans une main débile et timide.—Sans la dignité, la fermeté n'est qu'une force brutale au service d'une cause indigne ; elle perd même son nom de fermeté pour s'appeler d'un nom déshonorant ; c'est cette noble épée aux mains d'un assassin à gages ou d'un sot.

M. le chanoine G. GRON.

(à suivre)

LE COIN DES ENFANTS



JOIES D'HIVER

Les petits oiseaux blancs viendront-ils cette année,
Sortant de la forêt, jouer dans la vallée ?
Ils n'ont point peur de nous, et ne sont point frileux ;
Car si pour eux la neige est une couche molle,
Elle est aussi bien froide. Oh ! je serais heureux

Si, comme l'an dernier, notre maître d'école
 Voulait laisser encore sautiller sur les bancs
 Les petits oiseaux blancs !

Que l'hiver serait beau, n'était-ce que la bise,
 Dont le souffle cruel poursuit les oiseaux blancs,
 Et fait toujours pleurer les bons vieux mendiants,
 A la voix si tremblante, à la barbe si grise ?
 Qui pourrait sur chacun jeter quelque manteau
 Bien neuf et bien épais, et dans chaque famille
 Allumer au foyer comme un grand feu de grille,
 Que l'hiver serait beau ?

Pour nous, riches enfants, l'hiver est bien aimable :
 C'est le temps de Noël, et c'est le temps du bal,
 Où l'on va voir Jésus couché dans une étable,
 Où le soir, au salon, tout n'est qu'or et cristal,
 Et parure nouvelle, et frais bouquets de roses.
 Mais l'hiver ne fait point du tout les mêmes choses
 Pour le fils de la veuve aux haillons tout pendants
 Que pour d'autres enfants.

Je n'aime plus la neige, à présent que je songe
 Aux pauvres orphelins qui pleurent de la voir,
 Lorsqu'ils n'ont pas de feu, que c'est bientôt le soir,
 Et que, depuis deux jours, l'ardente faim les rouge.
 C'est bien triste pourtant, et c'est très ennuyeux
 D'avoir le chemin noir et gluant sous les yeux...
 Mais il est tant de gens que la misère assiege !
 Je n'aime plus la neige.

P.-J.-O. CHAUVEAU (1).

VOILÀ LE JOUR DE L'AN

I

Un petit enfant à sa mère, à sa grand'mère.

Bonne maman,
 Le jour de l'an
 Je viens vous offrir mon hommage,
 En vous disant,
 Pour compliment,
 Que je veux toujours être sage.

(1) M. Chauveau est une des gloires les plus pures du Canada-Français. Il fut non seulement un littérateur et un crateur de premier ordre, mais il a laissé un grand nombre de pièces de vers qui portent la facture du maître.

II

Ce jour est celui des étrennes,
Et, sans plus longtemps deviser,
Je vous demande, pour les miennes.
Un gros baiser.

III

Une petite fille à ses parents.

Chers parents,

Je vous souhaite une bonne et heureuse année.

Je désire que vous ayez une excellente santé, que papa se porte toujours bien et que vous ayez beaucoup de bonheur.

Je vous promets de rester toujours bien gentille et bien obéissante.

Donnez-moi, s'il vous plaît, cher papa et chère maman, le meilleur de vos baisers.

GABRIELLE.

IV

Un petit garçon à sa mère.

Chère maman,

Je te souhaite pour tes étrennes un petit garçon bien sage, bien docile, qui ne traîne pas dans les rues, qui salue les personnes, et qui ne fasse pas ce qu'on lui défend ; ce petit garçon ce sera moi.

Ton fils obéissant,

PIERRE-PAUL.

V

Une petite fille à sa mère.

Ma chère maman,

Voici huit jours que je m'applique pour pouvoir te dire sans fautes d'orthographe et avec une belle écriture, que je t'aime bien et te souhaite toutes sortes de choses heureuses.

Ne me gronde pas de ne pas savoir le faire aussi bien que je le voudrais. Ta petite fille n'est pas coupable si sa science ne vaut pas son cœur et si aujourd'hui plus que jamais elle comprend qu'il est plus facile d'aimer une bonne mère comme toi, que de bien savoir le lui dire.

Je t'embrasse bien,

JEANNETTE.

VI

A des parents.

Chers parents,

Que puis-je vous souhaiter cette année ? Vous êtes si bons, si indulgents, vous m'entourez de tant de soins que je serais un vilain ingrat si je ne vous aimais de toutes mes forces.

Je voudrais donc vous voir toujours gais, tranquilles et en parfaite santé ! Je souhaite bien vivement aussi que vos affaires prospèrent davantage, afin que vous puissiez acquérir un peu d'aisance.

Je sais encore que je puis contribuer à votre bonheur par mon travail et ma bonne conduite. Je ne suis pas sans défaut, hélas ! il m'arrive parfois d'être paresseux, négligent et de ne pas obéir de bon cœur, ce qui vous fait de la peine.

Mais je prends la ferme résolution de travailler désormais courageusement à l'école, d'aider petit père de mon mieux dans les travaux domestiques et de me corriger de mes défauts, afin que vous n'ayez plus rien à me reprocher.

Veillez agréer, chers bons parents, avec mes promesses bien sincères, les plus affectueux de mes baisers.

Votre fils respectueux,

JEAN-CHARLES.

LA MESSE DE MINUIT

Vous souvient-il de ce beau temps, chers lecteurs, où nous attendions avec impatience l'époque aimée de la grande fête de Noël. Oh ! comme nous étions heureux la veille de ce jour béni. Tous nous avions hâte d'arriver au soir afin de pouvoir assister à *la messe de minuit*.

Vers les onze heures, nous étions debout sans que personne fût à la peine de nous éveiller. Je me rappelle ces messes de minuit d'autrefois comme on se souvient des événements de la veille. Il est onze heures du soir : dehors, les étoiles brillent avec éclat au firmament, à travers le froid de la nuit ; de longues files de *carrioles* se dirigent avec vitesse vers l'église du village, au son joyeux des clochettes qui ornent les attelages ; de nombreux piétons se rendent à la crèche du vieux chants : *Nouvelle agréable, Il est né le divin enfant*. Lorsque l'*Adeste fideles* retentit, le sentiment religieux s'affirme. Puis la messe du *second ton*, si belle et si grave, va son train. Vers la fin de l'office, des chants d'allégresse s'élèvent :



Noël ! Noël ! chantons le Rédempteur.

Les anges dans nos campagnes
Ont entonné l'hymne des cieux,
Et l'écho de nos montagnes
Rédit ce chant mélodieux :
"Gloria in excelsis Deo !"

Divin Enfant ; dans le lointain, les cloches du vieux temple sonnent à toute volée ; il y a, contrairement à l'habitude, de la lumière à toutes les fenêtres des maisons.

Enfin, on entre dans la maison de Dieu, illuminée à profusion, ce soir-là. Le vénérable curé de la paroisse monte à l'autel, et le chœur entonne avec entrain : le *Ça bergers assemblons-nous*. A mesure que la messe avance, la joie s'accuse dans

Au moment le plus solennel de la cérémonie, *la meilleure voix* de la paroisse redit l'admirable

Minuit ! Chrétiens, c'est l'heure solennelle
Où l'Homme-Dieu descendit jusqu'à nous.
Noël ! Noël ! Chantons le Rédempteur.

Après avoir entendu *la messe de l'aurore*, chacun s'en retourne *réveillonner* à la maison, où le poêle à *deux ponts* ronfle gaillardement son attisée de bois-franc.

Doux souvenirs des Noël's d'autrefois, comme on vous évoque avec bonheur et attendrissement !

C.-J. M.

HYGIÈNE

Quand tu es malade, ne dis pas : " Le mal est venu tout seul."

Le mal ne vient jamais tout seul.

Les trois quarts du temps, c'est ta faute si tu es malade.

Tu as fait quelque imprudence que tu aurais très bien pu éviter.

Dieu t'a fait présent d'une longue vie. C'est à toi de ne pas la faire courte, par négligence ou par ignorance.

Te soigner quand tu es malade, c'est très bien. Mais c'est mieux de te soigner quand tu es bien portant.

Il est bien plus facile d'empêcher la maladie d'entrer que de la chasser une fois installée.

La maladie entre par une porte cochère : elle sort par un trou d'aiguille.

DR PÉCAUT.

RECRÉATION

Dans une classe de mathématiques spéciales, le professeur interpelle un élève inattentif à la leçon :

" Eh ! Monsieur, à quoi pensez-vous donc ? vous ne suivez pas.

—Pardon, Monsieur, *je pense, donc je suis.*

Mon petit ami, ce n'est pas en faisant des tours de force que vous avancerez dans vos études.—Si, monsieur ; papa veut que je *saute* une classe à la rentrée, il faut bien que je m'exerce !

1. Ajoutez deux traits aux quatre qui suivent, et que les six ne fassent qu'un : I I I I.

2. L'oiseau s'élève, l'homme s'abaisse

Par mon *premier*.

Quand vous avancerez dans mon *dernier*,

De moins en moins, lecteurs,

Vous serez mon entier.

(CHARADE).

Le numéro du premier janvier prochain contiendra les réponses aux exercices ci-dessus.

LA PAGE DE LA JEUNE FILLE

Dans son livre immortel, le *Télémaque*, Fénelon le doux et bon archevêque de Cambrai, nous offre le touchant modèle d'une jeune fille idéale, qu'il a peinte probablement d'après une de ses élèves, fille du duc de Beauvillier (1) :

“ Antiope, dit Mentor, est douce, simple et sage ; ses mains ne méprisent point le travail ; on admire son industrie pour les ouvrages de laine et de broderie ; elle prévoit de loin ; elle pourvoit à tout ; elle sait se taire et agir de suite sans emportement ; elle est à toute heure occupée et ne s'embarrasse jamais, parce qu'elle fait chaque chose à propos ; le bon ordre de la maison de son père est sa gloire, elle en est plus ornée que de sa beauté. Quoiqu'elle ait soin de tout, et qu'elle soit chargée de corriger, de refuser, d'épargner, chose qui fait haïr presque toutes les femmes, elle s'est rendue aimable à toute la maison, parce qu'on ne trouve en elle ni passion, ni entêtement, ni légèreté, ni humeur, comme dans les autres femmes ; d'un seul regard elle se fait entendre, et on craint de lui déplaire ; elle donne des ordres précis ; elle n'ordonne que ce qu'on peut exécuter ; elle reprend avec bonté, et en reprenant elle encourage. Le cœur de son père se repose sur elle, comme un voyageur abattu par les ardeurs du soleil se repose à l'ombre sur l'herbe tendre. Son esprit, non plus que son corps, ne se pare de vains ornements, et elle ignore sa beauté. Son imagination, quoique vive, est retenue par sa discrétion ; elle ne parle que pour la nécessité, et, si elle ouvre la bouche, la douce persuasion et les grâces naïves coulent de ses lèvres.”

Voici maintenant le portrait que fait Salomon (2) de la femme forte :

“ Qui sera assez heureux pour trouver une femme forte ? On la doit chercher, comme un bien d'un prix inestimable, jusque dans les pays les plus éloignés. Le cœur de son époux se repose sur elle avec confiance, et il verra toujours l'abondance dans sa maison. Elle lui rendra le bien et non le mal pendant tous les jours de sa vie. De quelque manière qu'il en use avec elle, elle ne néglige aucun de ses devoirs envers lui, couvre respectueusement ses fautes et répare le mal par le bien. Au lieu de s'amuser comme les autres femmes à des choses frivoles, elle s'applique à travailler de ses propres mains. Bien loin de s'endormir dans la mollesse, elle se lève avant le jour afin de pourvoir à tout. Elle ne laisse jamais éteindre sa lumière chez elle durant la nuit afin de voir tout ce qui s'y passe. Si ses doigts ne méprisent pas le fuseau, sa main n'est pas moins prompte pour les travaux qui semblent les plus rudes. Ne croyez pourtant pas qu'elle se donne tant de soins par un sentiment d'avarice. Ses bras, qui sont infatigables au travail, s'étendent souvent chaque jour en faveur des pauvres qu'elle soulage dans leur misère. La force de son corps exercé au travail et sa beauté toute naturelle sont des ornements, sans qu'elle ait besoin d'en emprunter par un vain artifice. Une loi de clémence, de discrétion et de charité pour le prochain conduit sa langue et règle toutes ses paroles. Ses enfants, qu'elle élève, charmés de sa sagesse, admirent son bonheur qui en est le fruit. Ils se lèvent, ils s'écrient publiquement : Qu'elle est heureuse ! qu'elle est digne de l'être ! Et son époux, joignant ses louanges aux

(1) BEAUVILLIER (*Paul*, duc de SAINT-AIGNAN), gentilhomme français, protecteur des lettres, mort en 1714.

(2) SALOMON, fils de David, roi des Juifs.

leurs, lui dit : Beaucoup de femmes ont enrichi leurs familles, mais vous les avez toutes surpassées par vos vertus et par votre conduite.”

Heureuses les femmes à qui les maris peuvent rendre un semblable témoignage !

LE SYMBOLE

—Voyons, Octavie, je suppose que votre camarade Pauline, qui a bien un peu la réputation d'être une menteuse, vienne vous dire qu'un loup est entré dans la classe, le croiriez-vous ?

—Non, Madame.

—Vous ne la croiriez pas, et vous auriez raison, d'abord parce que Pauline a la coutume de mentir, et ensuite parce que ce qu'elle vous dit n'est pas vraisemblable. Mais si c'était votre père qui vous annonçât, un soir, qu'il a rencontré un loup dans la forêt, cette fois-ci, vous croiriez sans peine, parce que vous savez que votre père ne ment jamais, et qu'il peut se faire que l'on rencontre un loup dans la forêt.

“ Et il y a comme cela bien des choses que vous croyez, parce que des personnes sérieuses vous les ont apprises, et qu'il vous semble raisonnable de les croire.

“ Eh bien, il en est de même pour la religion ; elle renferme des *vérités que nous devons croire*, parce qu'elles nous ont été enseignées par quelqu'un qui ne peut jamais se tromper, par Dieu, et que nous comprenons très bien que ces vérités n'ont rien d'absurde ni d'in vraisemblable. Nous pouvons donc en être absolument sûrs, puisque nous nous reposons sur le témoignage même de Dieu.

“ Ces principales vérités, l'Eglise ou plutôt les Apôtres eux-mêmes, en ont fait un petit résumé court, clair et à la portée de tout le monde, c'est ce que nous appelons le Symbole des Apôtres, qui n'est autre que cette prière que nous récitons tous les jours : Je crois en Dieu.

“ En récitant le symbole des Apôtres, vous montrez donc quelle est votre foi, votre religion, en même temps que vous énoncez les principales vérités que vous croyez.

CHRONIQUE DU MOIS

Nos confrères acadiens des provinces maritimes ont droit aux félicitations de Québec. Ils travaillent ferme à promouvoir les intérêts français et catholiques et font honneur à leur nationalité. Aux vaillants lutteurs de la vieille Acadie, le salut confraternel !

La ville de St-Jérôme, comté de Terrebonne, s'apprête à élever un monument au curé Labelle. Les promoteurs de ce projet font preuve d'un patriotisme éclairé. Le grand apôtre de la colonisation restera comme le type achevé du vrai Canadien-français.

L'honorable M. F.-X. Lemieux, député de Bonaventure et de Lévis à l'Assemblée législative, vient d'être nommé juge de la cour supérieure. M. Lemieux est l'inaugurateur, à Québec, de la messe du Saint-Esprit à l'ouverture des cours et des conférences judiciaires.

Au cours du mois dernier, un jeune homme du nom de Nulty, de Rawdon, comté de Joliette, a tué son jeune frère et trois de ses sœurs. Ce quadruple meurtre est le résultat de l'ignorance et de la mauvaise éducation. Dans la famille Nulty, on passait le temps à danser et à s'étourdir sans trop s'occuper des conseils du curé.

Les grandes fêtes religieuses qui ont eu récemment lieu à Arles, France, nous révèlent une fois de plus combien le français est cultivé dans les hautes classes de la société anglaise.

Mgr l'évêque de Southwark prêche un sermon dans un français choisi et digne d'un évêque de la mère-patrie.

Le jour de la clôture des fêtes, Son Eminence le cardinal Vaughan, archevêque de Westminster et Primat d'Angleterre, prononce en français un discours si éloquent que l'auditoire éclata en applaudissements malgré la sainteté du lieu.

La note qui suit a fait le tour de la presse :

“ Dans un discours qu'il a prononcé le 3 novembre à l'Ecole normale de Toronto, le Principal, le Dr L. Robins, a passé en revue la situation sous le rapport de l'éducation protestante dans la province de Québec.

Il s'est assez longuement étendu sur les difficultés que l'on rencontre à maintenir des écoles protestantes dans les centres en grande partie habités par des Canadiens-français et sur la pénible situation faite à ceux qui soutiennent ces écoles, dissidentes ou protestantes, dans la province de Québec, qui sont vouées à la disparition, à cause de l'action constante des forces économiques, dont le résultat naturel, sera que, en dehors de Montréal et de Sherbrooke, et même en cette dernière ville, l'élément anglais protestant disparaîtra petit à petit. M. Robins déclare que la législature de Québec se montre cependant de la plus grande bienveillance envers la minorité.”

Nous n'avons qu'un mot à ajouter à ces lignes : Montrons-nous toujours généreux envers nos frères séparés. Ils sont l'infime minorité, mais ils ont droit quand même à nos égards. Prouvons, comme par le passé, que le peuple canadien-français aime et pratique la justice, qu'il comprend ce que signifie le mot *liberté*.

Nous lisons dans l'*Impartial*, de Tignish, Ile du Prince-Edouard :

Ce qui nous importe le plus pour le présent, c'est d'obtenir une géographie française. Nous avons maintenant une excellente grammaire française ; pourquoi n'aurions-nous pas aussi la géographie ? et l'histoire du Canada ?

Le français est reconnu dans nos écoles, nous avons nos livres de lecture française, nous avons aussi notre inspecteur français; pourquoi ne pas avoir nos autres livres tout comme les Anglais ont les leurs? Comme le remarque notre correspondant, nous sommes d'avis qu'il n'en tient qu'à notre inspecteur français qui occupe une position qui le met à même de faire prévaloir nos droits et nous les faire obtenir sans porter ombrage aux autres. Il ne faut jamais perdre de vue que l'enfant français doit commencer à étudier dans la langue qu'il a apprise sur les genoux de sa mère. Soutenir le contraire réclame très peu ou pas du tout de bon sens."

La ville de New-York, dont M. Van Wyck, le candidat socialiste, vient d'être élu maire, comprend aujourd'hui les villes de Manhattan, Bronx, Brooklyn, Queen et Richmond.

Cette vaste municipalité couvre une superficie de 196,800 acres. Sa population est de 3,204,360 âmes. La valeur de sa propriété immobilière se chiffre à \$2,367,009,607, et celle de la propriété individuelle à \$404,001,063. La dette publique s'élève à \$212,923,116. Son budget est de 70 millions comme dépenses annuelles.

Le 17 du mois dernier, nos confrères de Montréal ont célébré avec éclat le quarantième anniversaire de professorat de M. A.-D. Lacroix, principal de l'École Montcalm. La fête débuta par une messe qui fut dite à l'église Notre-Dame de Lourdes, par M. l'abbé Dubois. Dans le sanctuaire on remarquait: MM. les abbés Charrier, curé de St-Jacques, Guibert, Maillé, Perrin et Gauthier. M. U.-E. Archambault, secrétaire de la commission des Ecoles Catholiques; M. F.-X. Demers, principal de l'école du Plateau, étaient aussi présents. On remarquait en outre parmi les organisateurs, MM. D.-P. Perrin, président; J. Deslauriers, vice-président; P.-Albert Goulet, secrétaire; James H. Kennedy, trésorier, et MM. J.-C. Walsh, J.-A. Durand, J.-B. Drapeau, Thos-T. Smyth; Fred. Lamontagne, Hector Barcelo, Edward Wright, E.-N. Hébert, Robert-B. Johnson, Oscar Amiot, J.-A. Lapiere, William Wall, A. E. Mallette, Hector Moreau.

Dans l'après-midi du même jour, les élèves de l'École Montcalm donnèrent une jolie séance en l'honneur de leur distingué principal.

L'*Enseignement primaire* offre ses félicitations les plus cordiales à M. Lacroix, et fait des vœux pour le bonheur du digne et vaillant confrère.

BIBLIOGRAPHIE

MANUEL DE PRIÈRES ET DE CANTIQUES.—A l'usage de la jeunesse. Par un prêtre de la congrégation des Frères de Saint-Vincent de Paul. Ouvrage approuvé par S. G. Mgr l'archevêque de Cyrène. C'est un très joli recueil de prières admirablement bien faites et de cantiques choisis avec goût. On trouve au Patronage de Québec: LA MOSAÏQUE SACRÉE, qui contient presque

tous les cantiques du Manuel avec accompagnement d'orgue, par M. l'abbé Geispitz, maître de chapelle de Notre-Dame de Paris.

Prix du Manuel : 25 cts — Par la poste : 27 cts.

Prix de la Mosaïque sacrée : \$1.00.

S'adresser au Patronage, 62, Côté d'Abraham, ou chez J.-A. Langlais, Fils, et les autres libraires de Québec.

—LE NATURALISTE CANADIEN, Chicoutimi.—Livraison d'octobre 1897.—*Sommaire* : Quelques insectes à combattre, J.-C. Chapais ; La vitalité des graines ; Résistance des vers et des insectes dans les grands froids ; Rectification d'une " erreur d'outre-mer " ; La nuit du 13 au 14 novembre 1897 ; Journaux et revues ; Publications réçues.

—I.-G. Robillard, LES SOCIÉTÉS DE BIENFAISANCE, Montréal, 1897. Petite brochure de 34 pages, où l'on trouve une étude très intéressante sur les " sociétés purement mutuelles " et les " sociétés à taux fixes," suivie d'un plaidoyer fort concluant en faveur de l'UNION FRANCO-CANADIENNE. Celle-ci est une association de bienfaisance qui, malgré son peu d'ancienneté, est très solide au point de vue financier, et, sous le rapport national et religieux, offre les meilleurs garanties.

—NOTES D'UN CATÉCHISTE ou Court commentaire littéral sur le catéchisme des provinces ecclésiastiques de Québec, Montréal et Ottawa, par un prêtre du diocèse de Montréal. 1 vol. in-12 de XVI-708 pages. Prix : \$1.00. Franco : pour le Canada \$1.06, pour les Etats-Unis \$1.12. Relié \$1.25. Franco : pour le Canada \$1.32, pour les Etats-Unis \$1.40. Ce livre est approuvé par la plupart de nos évêques. En vente chez Cadieux & Derome, Montréal.

DOCUMENTS OFFICIELS

DEPARTEMENT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

I.—CIRCULAIRE

A MM. les commissaires et à MM. les syndics d'écoles catholiques de la province de Québec

Québec, 18 septembre 1897.

Messieurs,

J'ai l'honneur d'appeler votre attention sur les trois résolutions qui suivent, adoptées par le comité catholique du Conseil de l'Instruction publique.

Par la sanction qui leur a été donnée par l'arrêté du lieutenant-gouverneur en conseil,

du 13 septembre courant, ces résolutions font actuellement partie des règlements du comité catholique du Conseil de l'Instruction publique :

1° " Que ce comité fixe un minimum de traitement pour les instituteurs et les institutrices, et que la subvention scolaire soit retranchée à toute municipalité qui ne se conformera pas au règlement adopté à cet effet. Et que ce minimum soit fixé à cent piastres (\$100.00) en sus de toutes charges et avantages attachés à l'école ".

2° " Que l'article 29 des règlements du comité catholique du Conseil de l'Instruction publique, qui permet aux jeunes filles de se présenter à l'examen à l'âge de seize ans, soit maintenu, mais, qu'à l'avenir, ces jeunes filles ne pourront pas enseigner avant d'avoir dix-huit ans révolus ".

3° " Que, quand les commissaires ou syndics d'écoles bâtissent une maison d'école, il est de leur devoir de la faire inspecter, avant son ouverture, par l'inspecteur d'écoles du district qui devra s'assurer si les plans ont été exécutés conformément aux devis fournis ou approuvés par le Surintendant, et aux règlements du comité catholique, et faire rapport au Surintendant ".

Ainsi, comme vous le voyez :

1° Vous ne pourrez, à l'avenir, donner à vos instituteurs et à vos institutrices un traitement annuel moindre que " cent piastres ", sous peine de perdre votre subvention.

2° Vous ne devez plus engager d'instituteurs ou d'institutrices qui n'aurent pas " dix huit ans accomplis ".

3° Aucune maison d'école nouvellement construite ne pourra être ouverte avant d'être inspectée par l'inspecteur d'écoles de votre district.

Vous devez vous conformer sans réserve à ces divers règlements.

J'ai l'honneur d'être,

Messieurs,

Votre obéissant serviteur,

BOUCHER DE LABRUIÈRE,

Surintendant de l'Instruction publique.

II.—NOMINATION

Syndic d'écoles

Il a plu à Son Honneur le LIEUTENANT-GOUVERNEUR, le 6 novembre dernier (1897), de nommer M. Henry Harris, syndic d'écoles pour "Sellarville," comté de Bonaventure, en remplacement de Alexander Harris, dont le terme d'office est expiré.

III.—ARRÊTÉ MINISTÉRIEL

Délimitation de municipalités scolaires

Il a plu à Son Honneur le LIEUTENANT-GOUVERNEUR, par un ordre en conseil en date du 29 octobre dernier (1897), de détacher de la municipalité scolaire de Saint-Vincent-d'Adamsville, comté de Brome, les lots No 1 à 8 inclusivement, du premier rang du canton de Farnham-Est et les annexer à la municipalité scolaire de Sainte-Rose-de-Lima-de-Sweetsburg, comté de Missisquoi.

Cette annexion devant s'appliquer aux catholiques seulement.

CORRESPONDANCE

—Notre estimé confrère, M. J.-F. Doucet, directeur de l'École de Shipagan, N.-B., veut bien nous écrire : “ *L'Enseignement primaire* m'est indispensable, ainsi qu'à mes coadjuteurs.”

—Une institutrice nous demande : “ Doit-on enseigner la géométrie à l'école primaire ? ”—Voici : la géométrie *savante*, non ; mais la géométrie *usuelle*, c'est-à-dire le mesurage des surfaces, OUI. Cette partie de la géométrie se rattache facilement à l'arithmétique.

—Mlle Elm Allard, institutrice, de Carleton, nous écrivait il y a quelques semaines :

“ Je vous remercie infiniment des services que m'a rendu votre journal ; c'est la plus excellente revue pédagogique que j'aie encore vue, et j'attribue les nombreux succès que j'ai obtenus à mon école, dans mes quinze ans d'enseignement, aux excellents conseils pédagogiques que j'y ai puisés. Aussi ai-je fortement recommandé à ceux de mes élèves qui se destinent à l'enseignement de s'y abonner, s'ils veulent réussir dans leur nouvelle carrière. ” Mlle Allard vient de dire adieu à sa profession.

Nos lecteurs sont témoins du travail que nous nous sommes imposé pour faire de *L'Enseignement primaire* une revue digne de la plus ancienne province de la Confédération. Une revue de ce genre coûte très cher ; nous osons espérer que tous nos lecteurs voudront bien nous aider à soutenir une œuvre aussi considérable. Que chacun d'eux nous fournisse un abonnement nouveau et se fasse un devoir de faire connaître notre publication dans les familles. Sur réception de \$5.00, nous ferons adresser SIX abonnements aux adresses indiquées ; sur réception de \$10.00, nous adresserons TREIZE abonnements.

La livraison de janvier ne sera adressée qu'aux personnes qui nous auront fait parvenir, d'ici au 25 du courant, le montant de leur abonnement : \$1.00 et leurs ARRÉRAGES des deux dernières années, au moins.—Adresser toute communication : *L'Enseignement primaire*, Boîte 1094, II. V., Québec.

Toute personne qui nous fera parvenir cinq abonnements payés, d'ici à Noël, recevra gratuitement une année de *L'Enseignement primaire*, volume cartonné avec soin. Il nous reste encore quelques années complètes, vol. 17e et 18e.